

CORRESPONDANCE

D'EULALIE,

O U

T A B L E A U

D U

LIBERTINAGE DE PARIS.

*Avec la vie de plusieurs filles célèbres  
de ce siècle.*

---

Paris est une de ces Villes immenses , où habitent  
quantité de riches débauchés , qui ne sont  
occupés que d'acheter des plaisirs honteux ,  
que l'indigence s'empressé de leur vendre .

---

TOME SECOND.

A LONDRES ,

Chez JEAN NOURSE , Libraire .

---

M. D C C. L X X X V.



J U

E

P  
do  
lan  
et  
l'ai  
imp  
gal



# LETTRES DE JULIE A EULALIE.

---

LETTER de Mademoiselle Julie.

Ce Jeudi 2 Janvier 1783.

POUR mes étrennes le Comte m'a donné une paire de bracelets en brillans, sur l'un desquels est son portrait, et sur l'autre son chiffre et le mien. Je l'ai beaucoup remercié, mais il m'a imposé silence de la façon la plus galante. Mon amant m'a donné un

pétit pompon, mes beaux esprits, des vers et des dragées. Quelques amis du Comte m'ont donné d'autres petites babioles. Je suis très - contente , et voudrois que le jour de l'an vînt tous - les mois.

Si tu as jamais un mari , je souhaite qu'il ressemble au héros de cette chanson, qu'on peut appeler le modele des maris :

### CHANSON sur l'air d'Albanesse :

*Hé ! qu'est qu'ça me fait à moi.*

Chaque jour plus élégante ,  
Si partout ma femme plaît ;  
Des amis qu'elle me fait ,  
Si toujours le nombre augmente ,  
Hé ! qu'est qu'ça me fait à moi ?  
C'est ainsi qu'on représente.  
Hé ! qu'est qu'ça me fait à moi ,  
Quand je chante et quand je boi ?

Qu'elle reste à sa toilette  
 Jusqu'à l'heure du rempart ;  
 Que son panache avec art  
 Se leve et flotte en aigrette ,  
 Hé ! etc.

Pour qui crois qu'elle est faite ;  
 Hé ! etc.

De quel éclat elle brille ,  
 On la lorgne et chacun dit :  
 La parure s'embellit  
 Sur une femme gentille.  
 Hé ! etc.

Le soir je la déshabille .  
 Hé ! etc.

Qu'elle parcoure la foire ,  
 Se donnant mille bijoux ;  
 Qu'un Chevalier des plus fous  
 La ramene à la nuit noire ,  
 Hé ; etc.

Je ne paye pas le mémoire .  
 Hé ! etc.

Souvent , sans que je la presse ,  
 Elle soupe à la maison ,  
 Et quand je rentre au salon ,  
 J'y vois régner l'allégresse ;  
 Hé ! etc.

On me flatte , on me caresse .  
 Hé ! etc.

Le boudoir est préférable ,  
 C'est là que Madame rit ;  
 Et plus le cercle s'étrécit ,  
 Plus Madame est adorable ;  
 Hé ! etc.

Chacun m'applaudit à table .  
 Hé ! etc.

Quand le champagne m'inspire ,  
 Elle pétille d'esprit ;  
 C'est toujours elle qui dit  
 Le bon mot que j'allois dire .  
 Hé ! etc.

Je la vois pâmer de rire .  
 Hé ! etc.

Qu'ainsi chéris de leurs belles  
 On trouve peu de maris ;  
 Qu'on nous cite dans Paris  
 Tout comme deux tourterelles,  
 Hé ! etc.

Je cite aussi mes modeles.  
 Hé ! qu'est qu'ça me fait à moi ,  
 Quand je chante et quand je boi ?



Il y a deux jours que j'ai fait connoissance avec un jeune officier aux gardes françoises qui a tout au plus dix-sept ans. Il est de la plus jolie figure du monde. Je t'avouerai que j'en suis amoureuse ; j'ai bien envie d'en faire mon farfadet. Je le crois encore novice , cela m'amusera de lui donner la premiere leçon d'amour. Cependant à cet âge , à Paris , avoir encore son pucelage , cela me surprendroit. Je le saurai avant peu ; il vient me voir demain , et comme je me meurs

d'envie d'en jouer avec lui, je lui donnerai si beau jeu, que, s'il fait quelque chose, il le fera voir. Au surplus, s'il le faut, je ferai les avances, malgré ce qu'il pourra m'en coûter. L'amour n'écoute rien et fait taire les bienfiances. Tu vois, chère Eulalie, que je me dispose à bien commencer l'année; sois persuadée que je ne la passerai pas sans bien m'en donner. Adieu. Porte-toi bien.

---

### *LETTRE de Mademoiselle Julie.*

Ce Samedi 4 Janvier 1783.

**H**IÉR mon petit officier, chère amie, est venu à dix heures du matin comme je lui avois dit. J'étois restée au lit. Sophie l'a introduit dans ma chambre et lui a approché un fauteuil près de mon lit. D'abord saisissant une de mes mains, et la couvrant de baisers, il m'a dit qu'il m'aimoit à

L'adoration ; que depuis l'instant qu'il m'avoit vue , il n'avoit pas fermé l'œil , qu'il ne faisoit que penser à moi , et étoit consumé par un feu brûlant , que si je ne l'aimois , il mourroit de chagrin . Hélas ! ses yeux en disoient davantage : ils étoient animés . Son discours , qu'il débitoit avec tant de chaleur et de vérité , joint à l'amour que je ressentois déjà , me donnoient pour le moins autant de désirs qu'à lui . Je lui passai la main derrière le cou , et lui donnai un baiser de flamme , en lui disant qu'une demoiselle risquoit beaucoup en se fiant trop légerement aux discours séduisans d'un jeune homme ; que l'inconstance et l'indiscrétion étoient les moindres maux à redouter d'un tendre commerce avec des gens de son état et de son âge . Ah ! répliqua-t-il , je ne fais comment sont les autres , quant à moi , je jure d'être discret et de vous aimer toute la vie . Aussitôt m'embras-

fuit il s'évanouit, et resta un moment  
 comme anéanti, la tête couchée sur  
 mon sein : puis revenant subitement à  
 lui, il recommença de m'embrasser en  
 soupirant et avec un regard languis-  
 sant. Je m'apperçus alors qu'il étoit  
 novice, et soupiroit après quelque  
 chose qu'il n'osoit ni prendre ni deman-  
 der. Je sonnai Sophie et me levai  
 aussitôt, bien résolue de ne pas perdre  
 ma matinée, mais que mon joli bou-  
 doir seroit le théâtre de nos ébats. Je  
 ne mis qu'un léger déshabillé piqué ;  
 mon corset étoit ouvert, et mes che-  
 veux flottoient sur mon sein. Ainsi  
 arrangée, je passai avec lui dans le  
 boudoir, et l'ayant fait asseoir à côté  
 de moi sur mon canapé, je le laissai  
 maître de s'emparer de ma gorge, et  
 de me donner autant de baisers qu'il  
 voulut. Mais voyant qu'il étoit dans  
 un état brillant, je fis en badinant  
 sauter les boutons de sa culotte, et je

vis alors paroître un bijou qui me fit frisonner de crainte et de plaisir. Soit instinct naturel, soit que mon badinage l'ait rendu plus hardi, il passa la main sous mes jupes et y fourgea. Son front se couvrit d'une aimable rougeur; son trouble et son embarras étoient extrêmes, lorsque l'attirant tout d'un coup sur moi, et dirigeant son dard amoureux vers le centre des plaisirs, je lui en indiquai l'usage. Je crus alors qu'il me déchireroit, tant il me faisoit souffrir. Plusieurs fois je le priaï de cesser, mais inutilement; semblable à un cheval échappé, rien ne pouvoit l'arrêter. Mais bientôt épuisé lui-même par une ample effusion de la liqueur amoureuse dont je me sentis inondée, il demeura un instant sans mouvement, comme enivré de plaisirs. Puis revenant de sa léthargie il recommença de plus belle. Enfin, après quatre asper-  
sions, il s'arrêta. Pour moi, plongée

dans une mer de délices, et ne sentant plus rien à force de sentir, j'étois tombée en pamoison. Mon élève s'occupoit à considérer mes charmes ; ses caresses et les baisers dont il couvroit toutes les parties de mon corps , me firent revenir à moi. Accablée de fatigue , je me recouchai ; mon amant me demanda de partager mon lit : je le lui accordai , sachant le Comte à la cour ; mais sous la condition qu'il me laissoit dormir. Il me promit tout ce que je voulus ; mais à peine y avoit-il une heure que j'étois au lit , qu'il manqua à sa parole. Je l'aurois grondé si j'en avois eu la force ; mais cela m'étoit impossible. Enfin , après une heure passée dans de nouveaux plaisirs , nous nous sommes levés et avons diné ensemble. A quatre heures je l'ai congédié et me suis recouchée , voulant réparer mes forces. Adieu. Ton amie pour la vie.

## LETTER de Mademoiselle Julie.

Ce Mercredi 8 Janvier 1783.

V  
o  
i  
c  
i  
, ma chere , quelques petites  
nouveautés qui ont été dites à un  
souper qu'il y a eu chez moi le jour  
des rois. J'ai été la reine , le Comte  
ayant eu la fève. La soirée a été des  
plus gaies.

*Moralité.*

Les courtisans sont des jetons ,  
Leur valeur dépend de leur place ;  
Dans la faveur des millions ,  
Et des zéros dans la disgrace .

*Le Pere Laconique.**C O N T E.*

Un Pere avoit un garnement  
Qui faisoit chaque jour quelques fras-  
ques nouvelles ,  
On le nommoit la terreur des  
pucelles ;  
Toujours au jeu , le vin étoit son  
élément.

Il avoit fui loin des yeux de son  
pere,

Qui ne pouvoit exhaler son cour-  
roux

Qu'en style épistolaire :

Or, des mots ne sont pas des  
coups.

Le bon-homme en fureur ne sachant  
plus que dire,

A son vaurien écrivit ces deux  
mots :

„ Siles coups de bâton , coquin , pou-  
voient s'écrire ,

„ Tu ne lirois ceci qu'avec le dos . ”

### *Epigramme.*

Pour tous les vers qu'il fait , le poëte  
Lubin

Ressent une tendresse extrême :

Mais des enfans gâtés ses vers ont le  
destin ,

Leur pere est le seul qui les aime .

Mon petit Farfadet est bien instruit, il fera ce que je voudrai et fera à mes ordres. Maintenant j'en jouis à mon aise et le contiens. Je veux cependant le tant exercer d'ici à dimanche, qu'il ne lui prenne pas fantaisie de me faire aucune infidélité pendant les huit jours qu'il sera à Versailles pour sa garde. Cela feroit un friand morceau pour quelques vieilles Duchesses, ou quelques paillardes de la cour. Le Comte ne se doute de rien. Amant, entreteneur, farfadet, je fais les tromper tous, et faire croire à chacun qu'il possede seul mon cœur. Adieu.

### LETTRE de Mademoiselle Victorine.

Ce 8 Janvier 1783.

UN jeune homme de ma connoissance, ma bonne amie, qui le jour des rois à soupé avec Mademoiselle Saint-

Léger , m'a raconté qu'ayant été reine de la fève , elle fit cet impromptu.

Air: *Dans ma cabane obscure.*

Du poids de ma fortune ,  
Je n'ai point à gémir :  
Loin qu'elle m'importune ,  
Mon cœur fait en jouir.  
Oui , la grandeur suprême  
A les plus doux attraits ,  
Quand on peut dire j'aime ,  
J'aime tous mes sujets.

M. de Saint-Ange répondit aussitôt à ce couplet par celui-ci.

Air: *Philis demande son portrait.*

Qu'une princesse dans sa cour ,  
Regne par l'étiquette ,  
Par les talens et par l'amour ,  
Ici regne Minette ,  
Phœbus , du laurier des neuf fœurs  
A couronné sa tête ;  
Et l'amour lui soumet les cœurs ,  
Par le droit de conquête.

Pour

Pour moi le jour des rois, j'ai soupé tête-à-tête avec mon jeune auteur dramatique qui me donne une année d'entrée aux italiens. Elle commencera le dix de ce mois. S'il est aussi bon auteur que fouteur il doit réussir. Je lui accorderai quelquefois mes bonnes grâces. Sept fois dans une nuit ne sont rien pour lui. Adieu, je souhaite que tu trouves à Bordeaux un homme qui lui ressemble.

*LETTRE de Mademoiselle Julie.*

Ce Lundi 13 Janvier 1783.

J'A I été hier au bal de l'opéra. J'étois mise fort simplement, mais avec élégance. Renesson m'accompagnoit. J'avois sur le visage un petit loup (1) de velours noir. Je fus agacée pendant

(1) C'est un petit masque qui ne couvre que les yeux et le nez, qui n'a point de mètonnierre.

plus de deux heures par un étranger qu'on m'a dit être un Polonois. Je m'amusai beaucoup de sa maniere de me faire la cour. Son air guindé à vouloir contrefaire le petit-maître françois me faisoit rire. Enfin, après m'avoir bien excédée, nous étant perdus dans la foule, il me dit que, si je voulois aller passer un quart d'heure avec lui dans une loge grillée dont il pouvoit disposer, il me donneroit cent louis en deux rouleaux qu'il me fit voir. Je fis d'abord quelques façons, puis je me laissai aller. Imagine-toi que lorsque je fus rentrée chez moi, et que je voulus ferrér mon argent, ayant défait les rouleaux, je n'y ai trouvé que des jetons. Je suis furieuse contre cet étranger; si je le tenois, je lui arracherois les yeux. Ah! quel gueux! Ce que je crains, c'est qu'il n'aille publier cette aventure, mais ce qui me tranquillise,

•est qu'il ne me connoît pas ; cela m'obligera à changer de déguisement quand je retournerai au bal de l'opéra. Adieu , ma chere , pense à ce qui m'est arrivé , si on veut te donner des rouleaux , et n'oublie pas de les défaire ; pour moi , je n'y manquerai jamais.

---

### LETTRE de Mademoiselle Victorine.

Paris , ce 16 Janvier 1783.

HIER , ma bonne amie , mon vieux , qu'il y a quelques jours que je n'avois vu , est entré avec un air triste . Je lui demandai ce qu'il avoit , „ ah ! me dit - „ il en soupirant , la mort de ma femme „ a réduit ma fortune à moitié , et je „ suis obligé d'aller vivre en province , „ vous savez combien je vous aime , „ voudriez-vous y venir avec moi . ” Je ne puis tout de suite me décider , répliquai-je aussitôt , je vous demande

trois jours pour cela. Hé bien !  
soit, mon cœur, me dit-il en m'em-  
brassant , et me quitta pour aller  
vaquer à ses affaires qui ne lui laissent  
gueres de tems libre. A peine étoit-il  
parti que je lui écrivis cette lettre :

„ Malgré , Monsieur , tout l'atta-  
„ chement que j'ai pour vous , je  
„ ne puis me résoudre d'aller ensévelir  
„ mes charmes dans la province. Le  
„ théâtre de la capitale est celui sur  
„ lequel ils doivent briller. Croyez  
„ que quoique éloignée de vous j'y  
„ penserai toujours et n'oublierai  
„ jamais les marques d'amitié que  
„ vous m'avez données ; croyez aussi  
„ que je vous désire tout le bonheur  
„ que vous méritez. Vous trouverez  
„ surement en province quelques jeu-  
„ nes filles qui s'empresseront à bri-  
„ guer l'avantage de vivre avec vous.  
„ Le libertinage a étendu son empire  
„ jusques dans les provinces. Je me

„ flatte que quoique je ne consente  
 „ point à vous suivre hors la capitale,  
 „ cela ne m'empêchera pas de vous  
 „ voir jusqu'à votre départ. Je vous  
 „ attends le premier moment que  
 „ vous aurez à vous. Votre chere  
 „ amie."

Dès que j'eus cacheté ma lettre, je l'envoyai par mon domestique et lui recommandai de la remettre lui-même à mon vieux, et de bien remarquer la figure qu'il feroit en la lisant. Il a bien fait sa commission et m'a rapporté que le vieux n'avoit pas eu l'air trop affecté et l'avoit chargé de me dire qu'il viendroit me voir dans quelques jours et me faisoit bien des amitiés. Il me tarde de voir ce qu'il me dira. Adieu, ma bonne amie, je t'en ferai part. Tu devrois donner plus de détails sur ta vie de Bordeaux. Je te mande exactement celle que je mene ici.

## LETTRE de Mademoiselle Julie.

Ce Samedi 18 Janvier 1783.

**A**VANT-HIER, ma chere amie, il y avoit du monde à dîner chez moi; on y a raconté mon aventure du bal. J'ai pensé rougir; mais j'ai fait bonne contenance. Ce qui me faisoit enrager , c'est que tout le monde paroissait enchanté de ce que le Polonois avoit attrapé cette demoiselle, sur laquelle on lâcha mille quolibets ; il m'a fallu dire aussi mon mot comme les autres. Le Comte disoit qu'il donneroit dix louis pour la connoître, qu'il iroit lui en faire son compliment de condoléance. On a ensuite parlé nouvelles ; on assur que nous aurons la paix dans peu Tant mieux , car la plupart de nos demoiselles font une triste figure. Au dessert , comme d'usage , on a

quelques vers et chanté des chansons.  
Tu trouveras ci-inclus ce qui m'a paru  
le plus amusant. Les épigrammes sur-  
tout ont été fort applaudies de nos  
beaux esprits, quoiqu'elles aient pu  
très-aisément s'appliquer à chacun  
d'eux. Adieu.

### É P I G R A M M E.

Tout fier de quelques prix qu'au  
Louvre il remporta,

Du nombre des Quarante Argan se  
croit déjà.

Oui, j'en jure, dit-il, si la troupe  
immortelle

Ne m'a pas, à trente ans, au fauteuil  
installé,

Je veux me brûler la cervelle.

Mes chers amis, c'est un cerveau  
brûlé.

*Autre.*

Bas à quelqu'un, tout le long d'une  
allée,

Certain auteur sa pièce récitoit,  
Dont l'autre ayant la cervelle troublée,  
Bas contre lui de son côté pestoit;  
Lorsqu'un passant, coupant leur pro-  
menade,

Au-devant d'eux fit un grand bâille-  
ment.

„ Paix, à l'auteur souffla son camarade,  
„ Un peu plus bas; cet homme vous  
entend.”

**CHANSON** *d'un homme de 50 ans, à une jeune demoiselle, pour le jour de sa fête.*

*Air: Avec les jeux dans le village.*

De ta fête, aimable Suzette,  
Jadis j'eus mieux fait les honneurs  
J'aurois pu te conter fleurette,  
Je n'offre aujourd'hui que des fleurs

Le tems a , d'une main pésante ,  
 Couvert mon front de cheveux gris ,  
 Et toi , sur ta tige élégante ,  
 Comme une rose tu-fleuris.

Lorsque , sous l'ombre paternelle ,  
 Tu croissois à l'abri des vents ,  
 Je disois : elle sera belle  
 Et la merveille de nos champs .  
 Mais maintenant ma douce envie  
 Est de voir hâter l'heureux jour ,  
 Où cette fleur sera cueillie  
 Et par l'hymen et par l'amour .

LETTRÉ de *Mademoiselle Rosimont.*

Paris , ce 21 Janvier 1783.

J E veux , ma chere amie , être la première à t'apprendre la nouvelle de la paix , elle est signée d'hier . On l'a annoncée aux spectacles . J'en suis au comble de la joie . J'aurai du plaisir

*Tome II.*

C

à faire danser des guinées. On dit que c'est à M. le Comte de Vergennes que nous devons la paix. Tiens, je lui en fais si bon gré, que s'il vouloit je coucherois *gratis* avec lui, et je te réponds que je n'épargnerois rien pour le faire bander. A son âge cela n'est souvent pas chose aisée. Mais je me donnerois tant de peines et j'y employerois tant de moyens que j'y réussirois. Adieu, ma chère amie, on m'annonce un jeune homme de ma connoissance et je vais m'en donner avec lui en l'honneur de la paix. Tu vois que ton espionnage est en 1783 comme il étoit en 1782. Je te promets qu'il sera toujours le même.

### LETTRE de Mademoiselle Julie.

Ce Mardi 21 Janvier 1783.

**L**A paix est enfin signée d'hier; j'en suis au comble de la joie. On l'a tê

annoncée au spectacle. Le roi est venu ce jour là aux François voir la première représentation du roi Lear, tragédie de M. Ducis, imitée de Shakespear. Les acclamations du peuple, qui ne cessoit de crier avec une allégresse extrême, *Vive le Roi, Vive le Roi*, lui ont assez témoigné la joie qu'on ressentoit de la paix. On fait partout l'éloge de M. de Vergennes, qu'on nomme le pacificateur de l'Europe. Je ne te mande pas les conditions de la paix, cela t'intéresse fort peu. On dit qu'elles sont très-avantageuses pour la France et pour l'Espagne; que l'orgueil des Anglois est enfin rabattu et qu'ils ne se regarderont plus comme les rois de la mer. Quand les Milords le voudront, ils le seront toujours des filles. Adieu. Je t'écris ceci à la hâte et en raccourci parce que j'ai un peu mal à la tête et suis fatiguée d'avoir passé

une partie de la nuit à un bal bourgeois.

---

**LETTRE de Mademoiselle Victorine.**

Paris , ce 23 Janvier 1783.

J'e suis , ma bonne amie , d'une colere affreuse contre mon coquin de vieux . Ah ! le rusé , le chien , qui auroit pu s'imaginer qu'il eut tant d'esprit . J'étouffe de rage . Tu fais bien qu'il m'avoit fait dire qu'il viendroit dans quelques jours . Eh bien ! il est arrivé ce matin dans un superbe équipage et après m'avoit fait beaucoup de fausses amities , il m'a engagé d'aller avec lui sous prétexte de lui dire mon avis sur un appartement qu'il faisoit meubler pour passer le reste de l'hiver à Paris , ne voulant le quitter qu'au printemps . J'y ai consenti et aussitot prenant un deshabillé et ma pélisse je suis parti dans sa voiture . Arrivé

à la chaussée d'Antin , il m'a fait monter dans un superbe appartement meublé avec tout le goût possible et où rien ne manquoit. Après avoir tout examiné , comme nous allions nous en aller , il me pria d'entrer dans la loge du portier et de l'y attendre un moment ayant à faire une visite au bout de la rue , et me donnant un papier , tenez , voilà une pièce de vers qui paroît d'hier , lisez la , cela vous amusera en m'attendant et aussitôt il monte en voiture . La prétendue pièce de vers étoit cette lettre .

„ Devenu , Mademoiselle , par la  
 „ mort de ma femme possesseur d'une  
 „ grande fortune . Je vouleis vous  
 „ la faire partager , mais avant il m'a  
 „ pris envie de vous éprouver . C'est  
 „ pour cela que je vous ai proposé ,  
 „ de venir vivre en province avec  
 „ moi ; votre lettre m'a appris à vous

„ connoître , l'appartement que vous  
 „ venez de voir est pour celle qui  
 „ vous remplacera. Je désire que vos  
 „ charmes brillent sur le théâtre de la  
 „ capitale. Mais ils seront en concur-  
 „ rence avec tant d'autres qu'ils  
 „ pourront être éclipsés. Vous pou-  
 „ vez , Mademoiselle , après avoir lu  
 „ cette lettre , vous en aller chez  
 „ vous , où je ne remettrai le pied  
 „ de la vie. Votre ancienne dupe."

Quoi que je fusse outrée de cette  
 lettre je cachai mon dépit et un  
 moment après j'envoyai chercher un  
 fiacre disant que Monsieur tardoit  
 trop à venir me reprendre et que  
 j'avois affaire chez moi. O ! tiens ma  
 bonne amie , je ne me possède pas.  
 Moi avoir été jouée par un-homme  
 Quel affront ! je m'en vengerai sure-  
 ment.

## LETTER de Mademoiselle Julie.

Ce Samedi 25 Janvier 1783.

JE ne t'écris qu'un mot pour t'envoyer une chanfon sur la paix, et te mander que depuis trois jours je suis obligée de garder le lit pour une perte qui m'est survenue de m'en être trop donné avec mon farfadet au retour de sa garde, dans un tems où j'aurois dû être sage. Je fais passer cela vis-à-vis du Comte pour avoir trop dansé au bal bourgeois. Mon chirurgien appuie là-dessus, en disant que les femmes devroient rester tranquilles dans ces sortes de tems et ne pas se remuer. J'enrage de ma situation qui me réduit à la continence au moins pendant dix jours. On me fait prendre des demi-bains, et l'on me fait des embrocations d'huile rosat sur le ventre. Je suis à la diete et

obligée de boire des tisanes. Au diable la maladie, elle m'ennuie furieusement. Adieu. Il faut que j'entre dans le bain. Ton amie pour la vie. Je ne te souhaite pas un état pareil au mien.

### CHANSON.

Air : *De Malbouroucq.*

La paix est donc certaine :  
Chantons tous le sage Vergennes.

Sur les bords de la Seine

Nous faut la publier.

Nous faut la publier ;

Et ne pas oublier

Que le sage Vergennes

Chantons , etc.

Nous donne cette étrenne

Qu'on ne fauroit payer,

Qu'on ne fauroit payer.

Ceinte de l'olivier,

Sa tête vaste et pleine,

Chantons, etc.

Vient de briser la chaîne

Qui sembloit tout lier.

Qui sembloit tout lier,

Nous allons commerçer

Sans contrainte et sans gêne.

Chantons, etc.

Dessus l'humide plaine

Nous pourrons naviguer.

Nous pourrons naviguer

Et quand le Marinier,

Qu'un meilleur fort ramener,

Chantons, etc.

Viendra reprendre haleine

Au sein de ses foyers.

Au sein de ses foyers,  
 Couronné de lauriers,  
 Sa femme en sera vaincue:  
 Chantons , etc.

Il contera la scène  
 De ses exploits guerriers.



De ses exploits guerriers.  
 Puis du vin du cellier  
 Buvant à tasse pleine:  
 Chantons , etc.

Enfans , patens , Marraine  
 Et le Ménétrier.



Et le Ménétrier ,  
 Crieront à plein gosier:  
 Vive le Roi , la Reine ,  
 Le Dauphin , le sage Vergennes !  
 Que le Ciel les maintienne  
 En joie un siècle entier.



## LETTRÉ de Mademoiselle Victorine.

Paris, ce 29 Janvier 1783.

**D**EPUIS, ma chere amie, que je suis ma maîtresse je vas souvant aux spectacles. J'ai été aux François voir *l'Anglois à Bordeaux* qu'on à joué à cause de la paix. C'est une piece charmante qui est de Favart pere; il est dommage qu'il n'ait donné que cette piece aux François.

Parisseau, l'ancien directeur des élèves de l'opéra, vient de donner une charmante petite piece aux italiens, elle a été jouée le 24. C'est *le bouquet et les étrennes*, dont le sujet est tiré d'un conte de M. Imbert. Elle a été fort applaudie. Mais ce sont de ces pieces qui n'ont qu'un moment.

Hier j'ai été au bal de l'opéra; il y avoit une heure que j'y étois lors que je fus attaquée par un charmant

petit masque. Mais en vain je cherchai à le reconnoître. A la fin il me dit comment vous ne reconnoissez pas la petite Cécile , et aussitôt m'entraînant dans un coin de la salle elle me conta qu'au bout d'un mois qu'elle étoit chez la Comtesse, Monsieur de M\*\*\*, fermier général , l'en avoit retirée et l'avoit mise dans ses meubles et lui donnoit un carosse de remise au mois. Elle m'a prié d'excuser si elle n'étoit pas encore venue me voir, mais elle en a rejetté la faute sur ce qu'elle étoit fort occupée à apprendre la musique et à jouer de la harpe. Elle m'a fort engagé à aller dîner chez elle. Elle n'a eu de cette que je n'ai accepté. J'y vais dimanche, elle m'enverra sa voiture me chercher. Elle loge à la chaussée d'Antin et s'est changé de nom; elle s'appelle maintenant Olympie, et son père y habite de nos jours au bas de ce

Personne n'a encore remplacé le vieux qui a maintenant la petite Rosette. Comme les étrangers abondent ici, je vais tâcher d'en subjuger un. Adieu, écris moi donc, tu es d'une paresse insupportable.

### LETTRE de Mademoiselle Julie.

Ce Jeudi 30 Janvier 1783.

LE Comte m'obsède, ma chère amie, à force de soins ; il ne me quitte presque pas. Je ne puis voir ni mon amant, ni mon farfadet. Pour me distraire, il s'occupe à me lire, à mille jolies choses, entre autres un nouveau recueil de pieces choisies. Je l'ai prié de m'en copier plusieurs que je t'envoye ci-jointes.

On dit qu'il arrive déjà beaucoup d'Anglois ; je désirerois bien que la paix te ramène à Paris ; il y a bien

long-tems que je ne t'ai vue , j'aurois bien du plaisir à t'embrasser encore. Je te dirai pour toute nouvelle qu'on a volé la montre à Renesson au dernier bal de l'Opéra ; elle a été en faire sa déclaration à la Police et , fort heureusement pour elle , le filou ayant été arrêté le lendemain , sa montre lui a été rendue ; elle en a été quitte pour la peur. On m'annonce mon Médecin , je quitte la plume , je la reprendrai dès qu'il sera sorti.

Demain , ma chere amie , je pourrai me lever , mais il faudra rester sur ma chaise longue. De huit ou dix jours , je ne pourrai monter en voiture , et mon Médecin m'a dit qu'il falloit que je force le Comte à être sage encore douze jours au moins ; cela me désole. Je crains qu'on ne m'enleve mon farfadet pendant ce tems-là , mais pour me le conserver , je ferai usage de mes mains. Le Comte

est obligé d'aller à Versailles pour un jour ou deux, je le verrai tout à mon aise en son absence. Tu vois l'ordre et l'arrangement que j'ai dans mes affaires, si tu m'en crois, tu imiteras ta chere Julie.

## C O N T E.

*Le Souper du Prédicateur.*

UN Cordelier avoit un jour prêché  
Un beau sermon contre l'intempé-  
rance, et déployé toute son éloquence,  
Pour démontrer que c'est un grand  
péché.

Un auditeur qui se sentit touché,  
Court s'accuser d'un peu de gour-  
mandise.

Dans la cellule, il voit la nappe  
mise,  
Et de Champagne un flacon dé-  
bouché,

Plus, deux perdrix, une rouge, une  
noire et une grise; aussi 10.10.

On peut juger quelle fut sa surprise et l'insécurité de

Par mon sermon, je vous ai con-  
vaincu.

Dit le Pater ; mais l'habitude est  
prise,

Et c'est ainsi que j'ai toujours vécu.  
Dispensez-vous d'un conseil inutile :

Tout ce que j'ai prêché pour un  
équilibre éthique, n'a pas été su

Pas ne voudrois le faire pour cent  
mille.

## *Epigramme.*

La jeune Eglé, quoique très - peu  
cruelle,

D'honnêteté veut avoir le renom;  
Prudes, pédans vont travailler chez

elle

A réparer sa réputation.

## Là, le jour, le cercle misantropé

Avec

Avec Eglé, médit, fronde l'amour:  
 Hélas ! Eglé, semblable à Pénélope,  
 Défait la nuit tout l'ouvrage du  
 jour.

*Le ferment de dupe.*

Jurer de n'aimer que Julie  
 Et tenir ce qu'on a promis,  
 C'est vouloir s'amuser deux nuits,  
 Pour s'ennuyer toute sa vie.

F A B L E.

*Jupiter et la Brébis.*

Grand Jupiter ! disoit dans son émoi  
 Une Brebis au maître du tonnerre,  
 Las ! tout ce qui peuple la terre,  
 De tous les tems, s'est ligué con-  
 tre moi.

J'ai beaucoup à souffrir ; chacun me  
 fait la guerre.

Le Dieu l'entendit  
 Et lui dit :

Pauvre chétive créature,  
Il est trop vrai, je conviens de mon  
tort;

De tant d'êtres divers en peuplant  
la nature,

J'oubliai qu'un arrêt du fort  
Soumettoit tout à la loi du plus fort,  
Et toi seule n'as rien pour repou-  
fer l'offense.

De griffes, si tu veux, je vais armer  
tes pieds;

Ta bouche va t'offrir une belle dé-  
fense.—

Avec les animaux cruels et carnassiers  
Je ne veux pas de ressemblance  
Dit la Brebis. — Aimes-tu mieux  
Que sous tes dents un poison—  
grands Dieux !

On les hait trop, ces bêtes ve-  
meuses.

—Eh bien, je vais parer ton fré-  
De deux cornes majestueuses  
Et de ton cou les forces s'accro-  
tront.

VE

Oui

Vos

Non, mon père, non, non, l'offre  
est trop dangereuse,

Je deviendrois peut-être querelleuse.

— Mais ta raison est en défaut,  
Répond Jupin, c'est une règle ad-  
misé,

Si tu ne veux pas qu'on te nuise,  
Il faut pouvoir nuire.— Il le faut,  
Répond en pleurant la pauvreté ?  
Laissez-moi donc comme vous m'a-  
vez faite.

A mes ennemis furieux  
Je ne prétends plus me soustraire ;  
Je subirai mon sort, et j'aime mieux  
Souffrir bien du mal que d'en faire.

*VERS à Mlle. de \*\*\* qui peignoit des  
Papillons.*

Oui, sous votre pinceau, je vois tout  
s'animer;

Vos papillons, Iris, sont ceux de la  
nature,

Et vous avez trop bien le secret de  
charmer

Pour en faire jamais autrement qu'en  
peinture.

## C O N T E.

*Le mauvais Imprimeur.*

Nicodème, fils d'Imprimeur,  
Et Sufon, fille de Libraire,  
S'éprirent d'une folle ardeur,  
Sans pourtant songer à mal faire.  
Amour fit un jour au duo

Effayer du baifer la volupté suprême,  
Si que la passion du pauvre Nicodème,  
D'in-seize qu'elle étoit, devint in-folio.

Leurs quatre levres toutes neu-  
ves,  
Du premier choc trouverent le plai-  
sir;

Tant est vrai qu'on fait bien quand  
on cede au désir,

Tant est vrai qu'en baissant n'est pas  
besoin d'épreuves.

Or Nicodème aussitôt s'en alla :

„ Ah ! dit la fille du Libraire ,

„ Le sot Imprimeur que voilà !

„ Peut-il attraper la maniere

„ D'un baiser comme celui-là ?

„ Et n'en tires qu'un exemplaire ?

*Le Nombre fâcheux.*

Maudits soient grilles et verroux ,

Avec eux les maris jaloux ,

Et toute prude surveillante !

Lise toujours est chez sa tante :

J'y vais , dans un fauteuil , à l'aise au

coin du feu ,

Doucement la tante sommeille ,

Voyant cela , Lise à l'oreille

Me dit : enfin , Damis , j'uste dois un  
aveu ;

Oui , pour jamais mon tendre cœur

t'adore .

Depuis long-tems aussi , même ardeur

me dévore ,

Lui dis-je à demi-voix ;

Ah ! si nous n'étions deux , que ferions-nous , ma chère ?

Elle saisit ma main , contre son sein  
la ferre ,

Et répond feument : hélas ! nous  
sommes trois.

*Jugement de l'Amour sur les yeux noirs et les yeux bleus.*

Un jour les beaux yeux noirs , aux  
vives étincelles ,

Et les bleus aux regards doux , tem-  
dres et mourans ,

( Jamais plus grand objet n'intéressa  
les belles )

Voulurent à la fin terminer leurs quer-  
relles ,

Et que l'amour fixât leurs rangs

Au Juge de Cythere ils présentent  
requête ;

Ils plaident : mes amis , c'est bien  
pareil cas .

Qu'il est charmant de voir plaider les  
Avocats.

L'amour en bonne et grave tête,  
Sur la foi des baisers, intègres rap-  
porteurs,

Mit ainsi d'accord les plaideurs :  
Les yeux noirs savent mieux briller  
dans une fête,  
Les bleus sont plus touchans à l'heure  
du berger ;

Les yeux noirs savent mieux con-  
quérir, ravager,

Les bleus gardent mieux leur  
conquête ;

Les noirs prouvent un cœur plus vif,  
mais plus léger,

Les bleus un cœur plus tendre et  
moins prompt à changer ;

Les noirs lancent mes traits, les bleus  
ma douce flamme ;

Les noirs peignent l'esprit et les bleus  
peignent l'âme.

( 48 )

E N V O I .

A juger des beaux yeux l'Amour ris-  
qua les siens ;

Une belle aux yeux noirs eût pu ven-  
ger sa cause.

Même par ce récit je fais que je m'ex-  
pose ;

Mais vos yeux indulgens protégeront  
les miens.

---

LETTRE de Mademoiselle Felmé.

Paris, ce 11 Février 1783.

Tu dois, mon cœur, m'avoir cru morte ne t'ayant pas écrit depuis plus de six semaines. Hélas ! ce n'est pas de ma faute. Tu sais que je t'avois mandé que j'irois à la messe de minuit. Eh bien ! j'y ai été il m'en souviendra long-tems. On m'y a volé une montre d'or de quinze louis , et

j'a

j'ai gagné une suppression , qui m'a mise à deux doigts du tombeau. Je suis encore d'une foiblesse extrême et ma figure est à faire peur. Je ne pourrai me montrer de plus de quinze jours ; si je ne trouve quelque Anglois pour payer les frais de ma maladie et réparer mon *tems de non-valeur* (1) , je suis écrasée. Adieu , mon cœur , je n'ai pas la force de m'entretenir plus long-tems avec toi.

---

### LETTRE de Mademoiselle Julie.

Ce Vendredi 7 Février 1783.

Tu sauras , ma chere amie , que le Marquis de \*\*\* vivoit depuis trois mois avec la belle Sainte-Marie. S'étant douté qu'elle lui faisoit des in-

(1) C'est ainsi que les Demoiselles appellent le tems où elles ne gagnent point d'argent.

fidélités pendant les fréquens voyages  
 qu'il étoit obligé de faire à la cour,  
 il l'a fait épier. On lui a rapporté que  
 l'Evêque de \*\* le remplaçoit souvent  
 dans le lit de la belle. Piqué de cet  
 affront , il résolut de s'en venger  
 avantageusement. En conséquence il  
 prétexta un voyage de plusieurs  
 jours. Le Prélat ayant été informé  
 de l'absence du Marquis , ne man-  
 qua pas , felon sa coutume , de se  
 rendre chez Sainte - Marie. Le Mar-  
 quis vient au milieu de la nuit , et  
 comme il avoit un passé-partout , il  
 entre sans être apperçu. Arrivé près  
 du lit , il en tire les rideaux et fait  
 l'étonné en reconnoissant Monsei-  
 gneur. Soyez le bien venu ici , lui  
 dit-il ; mais , en vérité , il n'est pas  
 juste que je payé vos plaisirs. Il y a  
 trois mois , Monseigneur , que je vis  
 avec mademoiselle , elle me coûte  
 quinze mille livres , il faut que vous

me les rendiez , où j'envoye chercher la garde pour vous arrêter et vous reconduire chez vous . Monseigneur voulut composer , mais il n'y eut pas moyen de reculer . Il donna ce qu'il avoit sur lui et fit un billet du reste payable le lendemain . Le Marquis tirant les rideaux leur souhaita une bonne nuit , et dit à Monseigneur qu'il lui cédait tous ses droits sur la belle . Le billet ayant été acquitté le lendemain , le Marquis n'eut rien de plus pressé que de publier son aventure , qui fait aujourd'hui la nouvelle du jour . Monseigneur en est plus désole que de l'argent que cela lui coûte ; on croit qu'il sera obligé d'aller faire un tour à son drocfe .

Ma santé va toujours mieux . Demain je monterai en voiture pour la première fois . Adieu .

## LETTER de Mademoiselle Julie.

Ce Jeudi 13 Février 1783.

DEPUIS que je peux monter en voiture, je me suis un peu dédommagée du tems que j'ai gardé la chambre. J'ai été à tous les spectacles, et ce soir je vais au bal de l'Opéra. Mais je suis obligée d'avoir beaucoup de ménagemens pour l'amoureuse jalousie; j'en enrage ainsi que mon farfadet et mon amant à qui je rends de petits services pour éviter les infidélités. Cela les calme un peu; mais ce jeu ne fait qu'irriter mes désirs, en voyant dans ma main le fruit défendu sans en pouvoir goûter.

Les Anglois arrivent en foule. L'intrigant S\*\*\* qui est au fait de tout cela, m'a assuré qu'il y en avoit plus de soixante à Paris. Il va tâcher de se placer pour interprete auprès de

(r)  
pelle  
ment

quelqu'un ; il m'a proposé de me faire faire avec eux quelques passades (1). J'y ai consenti, pourvu qu'elles soient au moins de cent louis. Nous sommes convenus qu'il en aurroit le quart, et que son appartement feroit le lieu de nos rendez-vous et le théâtre de mes seerets ébats. Rien n'est plus commode que son logement pour ces sortes d'intrigues ; il demeure dans le passage du Commerce , qui , comme tu fais , a trois issues ; on peut entrer ou sortir alternativement par l'une ou par l'autre , sans crainte même du soupçon. Je crois , ma chere amie , que si tu étois ici , tu ferois bien tes affaires. Tu as une jolie figure , et tu fais amorerer tes amans. Adieu. Je vais voir comment je me masquerai ce

(1) C'est ainsi que les demoiselles appellent une infidélité pour une fois seulement.

soir pour que le Polonois ne puisse pas me reconnoître. Je suis fâchée de ne pouvoir m'en venger, je le ferai avec bien du plaisir ; mais ce qui me console , c'est que mon histoire étant finie , il ne trouvera plus de dupes. Porte-toi bien.

*LETTRE de Mademoiselle Victorine.*

Paris, ce 15 Février 1783.

J'AI diné chez Olimpie le jour que je t'ai mandé, elle m'a reçue le plus amicalement du monde, et m'a donné une jolie montre ; ce qui augmente son prix est la manière dont elle m'a fait ce présent. En arrivant elle s'est plainte de ce que je venais bien tard, et m'a dit : *sûrement votre montre va mal.* Tenez, ma chère Victôrine, faites-moi le plaisir d'accepter celle-ci ; jamais elle ne marquera d'heure

que je ne pense que c'est à vous que je dois mon bonheur. Le dîner a été des plus gais. Le soir nous avons été à l'Opéra où elle a une petite loge. Son financier y est venu; il m'a fait toutes sortes d'honnêtetés. Après le spectacle elle m'a ramenée chez moi, en exigeant que je lui promisse que j'irais la voir souvent. Je ne te ferai pas les détails de tout ce qu'elle a. Je me contenterai de te dire qu'elle est superbement meublée, et que sa garde-robe est de porcelaine. Il y a des personnes bien heureuses dans notre état. Adieu, ma bonne amie.

### LETTRE de Mademoiselle Julie.

Ce Mardi 18 Février 1783.

J'AI été, ma chère amie, au bal Jeudi et Dimanche dernier, où je me suis bien amusée. J'étois Jeudi avec

ma femme de chambre , et le Dimanche avec mon farfadet que j'avois habillé en femme , comme il a la peau très-blanche et n'a pas encore de barbe , mes ajustemens lui vont à merveilles . Le Comte a paru fort intrigué de favoir avec qui j'étois , je lui ai dit que c'étoit une nouvelle connoissance que je lui présenterois au premier jour , il s'en est contenté . Après le bal , j'ai amené mon farfadet chez moi , et lui ai donné mes pré-mices depuis ma maladie ; mais je ne l'ai pas laissé en prendre à sa fantaisie , parce qu'on m'a recommandé beaucoup de modération sur cet article . D'avoir été quelque tems sage , cela ne m'a pas fait de mal ; j'ai mieux senti le plaisir . Demain le Comte aura son tour , c'est chose convenue avec le médecin . Adieu , je te souhaite joie et santé .

## LETTER de Mademoiselle Victorine.

Paris, ce 20 Février 1783.

MARDI dernier, ma bonne amie, j'étois allée aux italiens, pour voir la première représentation de *Sophie de Francour*. On avoit joué les deux premiers actes lorsqu'après un assez longue interval, M. Granger vint prier d'attendre quelques instants parce que Mademoiselle Pitrot s'étoit évanouie. Au bout d'un quart d'heure le même acteur revint dire que l'état de Mademoiselle Pitrot ne lui permettant pas de continuer son rôle, on prioit d'accepter au lieu de la pièce nouvelle, *'L'Officieux ou les deux Jumeaux*, on a demandé que quelqu'un lut le rôle ne voulant pas d'autre spectacle. On baissé le rideau qui s'est relevé après une demie heure et Carlin s'est présenté. On a crié de nouveau que quel-

qu'un lut le rôle, qu'on vouloit la nouvelle pièce. Enfin Catlin à force de *Lazis* avec lesquels il a harangué le public, est parvenu à faire faire silence, et l'on a joué les deux Jumeaux.

Tu verras incessamment le chevalier de S\*\*\*, il va à Bordeaux pour un procès. Je lui ai promis de te le recommander. Tu peux en tirer parti. Mais je te préviens qu'il a la manie du sentiment et n'aime pas qu'on lui demande. Quand il a le cœur pris, il ne s'agit que de montrer des désirs pour qu'il les satisfasse. Je l'ai eu pendant quelque tems. Il m'a quittée lorsqu'il fut rejoindre son régiment. A son retour la place étoit prise. Il me voit comme une ancienne connoissance. Quelquesfois il a mes faveurs. Il les paye bien. C'est un bon pigeonneau. Tu vois que je pense à toi, crois que je te serai attachée pour la vie.

LETTR<sup>E</sup> de Mademoiselle Julie.

Ce Samedi 22 Février 1783.

JE crains d'avoir fait une imprudence en menant mon farfadet au bal de l'opéra déguisé en femme. Le Comte m'a parlé plusieurs fois de ma nouvelle amie; il a eu l'air de me tailler et dit qu'il seroit enchanté de la connoître. Il me bat un peu froid, cela m'inquiète, quoique sur le pied où je suis, j'aurai bientôt trouvé quelqu'un qui briguera l'honneur de se ruiner avec moi. Nous sommes, ma chère amie, des effets commerçables, et nous augmentons de valeur à proportion que nous changeons de main. Au reste, arrive ce qui pourra, je ne serai pas embarrassée; il y a déjà ici beaucoup d'étrangers, et il en arrivera sûrement encore; ainsi a-dessus; point d'inquiétude. Adieu,

chère amie, il faut pourtant convenir que la vie est remplie de bien des traverses.

*LETTER de Mademoiselle Felmé.*

Paris, ce 27 Février 1783.

JE suis depuis quelques jours, mon cœur, et ce soir je vas au bal de l'opéra. Il est arrivé une plaisante aventure à celui de dimanche dernier à un de nos agréables. Le Marquis de P\*\*\*, poursuivoit depuis plusieurs bals une jolie femme qui se masquoit toujours avec un *domino* rose et un masque noir. Violette, qui comme tu fais, est un espiégle, s'en étant apperçue, et ayant remarqué qu'elle avoit même taille et même tournure que cette dame, elle résolut d'attrapper le Marquis. En conséquence dimanche dernier elle se masqua comme la dame et se rend des-

premieres au bal. Il y avoit une heure qu'elle y étoit lorsque le Marquis arriva. Dès qu'il l'eut apperçue, la prenant pour sa dulcinée, il l'aborde avec le plus grand empressement, et la prie en grace de céder à son violent amour. Enfin Violette consent et le Marquis la mené dans une petite loge dont il avoit la clef. Envain il chercha à devenir heureux, jamais il ne lui fut possible. Violette ennuyée se démasqua et lui dit, en partant d'un grand éclat de rire, *ah ! Marquis j'ai cru vous tromper, mais c'est moi qui la suis.* Le Marquis voulut se fâcher, mais il se radoucit bien vite et finit par prier Violette de garder le secret sur cette aventure. Elle lui jura que non, et tint parole, car elle la conta à toutes ses connoissances, et en moins d'une demie heure tout ce qui étoit au bal favoit l'histoire. Adieu, mon cœur.

## LETTRE de Mademoiselle Julie.

Ce Vendredi 28 Février 1783.

Le Comte a toujours beaucoup de froid vis-à-vis de moi. Je n'ai plus le même empire sur lui ; j'ai voulu bouder, il m'a laissée là. Je vois qu'il faut que je me montre souvent en public pour trouver quelqu'un qui le remplace. J'ai écrit à S\*\*\* pour lui en faire part ; il m'a répondu qu'il falloit prendre patience et ne m'inquiéter de rien. Le Comte dit qu'il va passer quelques jours à Versailles. Est-ce un prétexte ? Ai-je mon congé ? Je voudrois tout de suite savoir à quoi m'en tenir. Les jours gras feront bien tristes pour moi ; j'avois cependant espéré de les passer gaiement. Ah ! qu'une imprudence fait de tort ! mais hélas ! a-t-on toujours le pouvoir de réfléchir ? Je vais essayer de faire la malade ;

si cela ne ramène pas le Comte, il n'y faudra plus compter. Adieu, ma chère amie, j'ai bien du chagrin.

---



---

LETTRE de Mademoiselle Felmé.

Paris , ce premier Mars 1783.

JEUDI dernier, mon cœur , j'ai fait au bal de l'opéra la conquête d'un Anglois qui m'est venu voir le lendemain. Il avoit su mon nom et mon adresse par son domestique de louage qui m'a fait suivre. Il est fort aimable et très-jeune. J'aurois envie de le faire un peu soupirer. Mais comme je craindrai de le perdre, je borne le temps de ses souffrances jusqu'à demain au soir au retour du bal de l'opéra où il doit me mener. Je ne veux pas faire de marché avec lui, il a l'air d'un homme qu'il faut prendre par le sentiment. Tu avoueras que mes premières sorties sont fort heureuses.

Adieu, mon cœur, je te manderai dès qu'il y aura eu quelque chose avec l'Anglois. Je fais l'intérêt que tu prends à moi. Crois que je te paye bien de retour et qu'il ne t'arrivera jamais autant de bonheur que je t'en souhaite.

---

### LETTRE de Mademoiselle Julie.

Ce Lundi 3 Mars 1783.

Ma feinte maladie n'a servi de rien; le Comte est parti pour Versailles en me disant d'un air moqueur que je n'avois qu'à envoyer chercher ma nouvelle amie, qu'elle me tiendroit surement bonne et fidelle compagnie. J'enrageois. Je lui ai ponctuellement obéi; car à peine a-t-il été parti, que j'ai mandé à mon farfadet de venir. Je vais bien employer mes momens avec lui, et cela me calmera un peu, car je suis en colere et d'une humeur affreuse.

affreuse. Je veux cependant aller ce soir au bal de l'opéra; le Comte étant absent, farfadet me donnera le bras.

Je crains que le Comte n'ait été instruit de ma conduite par un domestique que j'ai renvoyé il y a un mois. Je conviens que j'ai eu tort de le mettre à la porte, mais c'étoit un insolent.

En feuilletant plusieurs papiers, j'ai trouvé quelques vers que j'avois fait copier par le Comte pour te les envoyer, je les joins à ma lettre. Si le Comte me quitte, plus de poésie. Adieu, chère amie; que l'incertitude sur son sort est cruelle.

### C O N T E.

*Partant quitte.*

Alain disoit: ma femme, écoute-moi.  
Je t'avouerai qu'avant que d'être à  
toi,

Bien jeune encor, je fis une folie;  
 J'eus une fille: elle est, ma foi, jolie;  
 Prends-la chez nous, faute de nour-  
 rison; Je veux de toi qu'elle prenne leçon;  
 Tu l'aimeras, car elle te ressemble.  
 Et moi, j'ai fait, dit-elle, un beau  
 garçon;  
 Il nous faudra les marier ensemble.

### É P I G R A M M E.

La faim pressoit ta femme, elle a diné  
 sans toi,  
 Damon, je ne vois pas de quoi  
 Gronder comme tu fais, et faire tant  
 de gloses.  
 Dîner sans son époux est-ce un si grand  
 péché?  
 Ta femme a fait sans toi de plus étran-  
 ges choses

Dont tu ne t'es pas tant fâché.

## LETTR E de Mademoiselle Felmé.

Paris, ce 3 Mars 1783.

D E cette nuit, mon cœur, l'Anglois a pris possession de mes charmes. Il est un vigoureux compere et m'a fort contentée de tous les côtés; car ce matin en sortant il a laissé cent louis sur ma toilette. Il est très-passionné et m'a assuré qu'il n'auroit que moi pour maîtresse. Il est impossible de t'exprimer mon contentement. *Plaisir et richesse en même temps.* C'est une chose unique et qui n'arrive qu'une fois dans la vie. Je vais bien en profiter, et je veux après mon Anglois pouvoir me retirer du métier si j'en ai envie. Il m'a dit qu'il voulloit que je courre avec lui tout Patis et les environs qu'il veut voir. Il a pour cela acheté un livre qui enseigne les endroits

curieux ; cela m'amusera. Je finis,  
mon cœur, l'Anglois entre.

---

**LETTRE de Mademoiselle Julie.**

Ce Mercredi 19 Mars 1783.

Tu dois avoir été inquiète, chère amie, de ce que je ne t'ai pas écrit depuis plus de quinze jours ; c'est que j'ai été fort occupée avec le Comte. A son retour de Versailles, je l'avois un peu ramené, je croyois le tenir de nouveau dans mes filets, quand une nouvelle imprudence à achevé de me perdre totalement dans son esprit. Je n'attendois pas le Comte, et j'étois avec mon farfadet, toute nue et lui de même, lorsqu'arrivant subitement, il nous surprit dans cette attitude, et s'en est allé sans dire un seul mot, et voici la lettre qu'il m'a écrite un quart d'heure après.

Ce Lundi 17 Mars 1783.

MA maniere d'agir avec vous et l'honnêteté de mes procédés auroient dû me gagner votre amitié et mérittoient au moins que vous me fussiez fidelle. Je vois que vous êtes comme toutes vos semblables, et que celui qui paye n'est jamais l'amant du cœur. Je vous souhaite beaucoup de plaisir avec le jeune homme que j'ai surpris chez vous. Je vous laisse maintenant libre de faire ce que vous voudrez ; j'exige seulement que vous fassiez ôter mon portrait de dessus votre bracelet, et me le fassiez tenir par le porteur ; il n'est pas fait pour rester entre les mains d'une personne qui a si cruellement offensé l'original. Je vois bien à présent que tout ce que la Jeunesse m'a dit est vrai. Je n'avois pas voulu le croire, vos feintes caresses m'avoient séduit. Il faut être

bien fou de s'attacher à de pareilles créatures! Je vous conseille, si vous trouvez encore quelque dupe, de mieux prendre vos précautions et de ne pas vous laisser surprendre.

### Le Comte de \*\*\*.

Je lui répondis :

Il m'est impossible, cher Comte, de pallier mes torts. Ne me pardonnerez-vous pas ce moment de folie? Faut-il que je perde le meilleur des hommes pour une erreur? Je ne chercherai pas à refuter les propos de la Jeunesse; mais pouvez-vous écouter ce que dit un laquais qu'on renvoie et que l'humeur fait parler? Revenez, cher Comte, que je me jette à vos genoux et que j'obtienne mon pardon. Je vous jure une fidélité à toute épreuve. Comment pouvez-vous appeler les marques de mon

amitié de feintes caresses ? Ah ! ingrat, c'étoient bien les expressions du cœur. Quoi ! vous voulez que je rende le portrait d'un homme que j'aime et à qui je dois tant ? Demandez plutôt ma vie ! Oui, je le garderai, et l'arroserai de mes larmes. Ah ! Comte, venez, ou vous me causerez la mort. Hélas ! mon repentir mérite grâce.

**JULIE, la plus malheureuse, la plus désolée et la plus punie des femmes.**

J'en reçus le billet suivant.

Puisque mon portrait peut vous intéresser encore, gardez-le ; mais ne comptez plus sur l'original. Quand une fois j'ai pris mon parti, tout est dit. Je vous souhaite beaucoup de bonheur et de prospérité.

Tu vois, ma chere, que c'est une affaire terminée et que j'ai mon congé dans les formes. Tant mieux, je suis charmée de favoir mon sort et que cela n'ait pas lambiné. J'irai ce soir aux François, et demain à l'opéra; il faut bien tâcher de trouver quelqu'un qui fasse aller la maison. Je ne veux pas cependant me donner au premier venu. S\*\*\* m'aidera beaucoup dans cette circonstance. Je crois que je ne prendrai pas de François; il me faut un Milord, ou bien un jeune homme qui ait hérité fraîchement de quelque vieil avare, et soit empêssé à faire danser les especes du défunt. Adieu.

LETTRRE de Mademoiselle Victorine

Paris, ce 20 Mars 1783.

Il y a deux jours, ma bonne amie, que l'Abbé Chatar m'est venu proposer

un Russe pour entreteneur; j'y ai consenti. Hier il m'a donné à souper avec lui, et le marché a été conclu à cinquante louis par mois, le Russe a payé le premier d'avance, et est entré en jouissance de cette nuit. Sa froideur se ressent du climat de son pays. Je crois qu'il m'a pris plutôt par air, pour pouvoir dire : *j'entretiens Mademoiselle Victorine.* Les besoins physiques ont l'air peu considérables chez lui. Cela m'est égal, je saurai trouver des personnes qui feront l'office en sa place. L'Abbé Chatar a été raisonnable, il ne m'a demandé que trente louis pour la connaissance du Russe; sûrement il se sera aussi fait payer par lui. Ces Messieurs prennent de toutes mains. Adieu, ma bonne amie, maintenant je ne regrette plus le vieux, et vais l'oublier.

## LETTRE de Mademoiselle Julie.

Ce Jeudi 27 Mars 1783.

Il y a eu le 25 une course de chevaux anglois de la barrière de la conférence à la grille du château de Versailles. Le cheval de M. le Chevalier de Saint-Georges a gagné; il a fait le chemin en 31 minutes: il y a cependant près de quatre lieues. C'est bien fort.

Je n'ai encore personne. Il s'est présenté différens partis, mais cela n'est pas du coſſu. Je me suis contentée de faire deux passades. J'ai maintenant mes coudées franches sur cet article. Mon farfadet a été plus déſolé que moi de l'aventure du Comte. C'est un bon diable; il est bien fâché de ne pouvoir rien me donner; il a peu de ses parens pour ses menus plaisirs.

Voici un petit conte qui m'a paru plaisant , ce sera à peu près les derniers vers que tu recevras de moi. Adieu , ma chere Eulalie , je ne suis pas mécontente de la vie libre que je mene ; elle m'amuse assez.

## C O N T E .

*Le Sermon sans fin.*

Certain prêcheur , par sa longueur extrême ,

Lassa les gens : l'auditoire s'endort ;  
On se réveille , on voit qu'il n'est encor

Qu'au premier point ; on étoit en carême :

On veut dîner , on défile et l'on sort.  
Le sacristain reste et se réconforte ;  
Il boit un coup , mange du pain beni ,  
Puis va chercher les clefs et les apporte :

Il faut , dit-il , mon pere , que je forte ;

Voici les clefs: quand vous aurez fini,

Vous voudrez bien fermer la porte.

---

**LETTRE de Mademoiselle Victorine.**

Paris, ce 1 Avril 1783.

J'AI été, ma bonne amie, à la clo-  
ture des italiens. On a donné pour  
compliment une petite comédie en  
prose et vaudeville qui a pour titre:  
*Le déménagement d'arlequin, marchand  
de tableaux*, elle est de Favart le fils.  
C'est une jolie petite pièce qui fait  
allusion au changement de leur salle  
et à la réforme de leurs pieces italien-  
nes; je te l'enverrai incessamment.

Voici un tems bien triste à passer,  
où il faut se résoudre à aller au con-  
cert spirituel. Car il n'y aura plus de  
foire St. Germain que jusqu'à samedi.  
Je n'irai pas à Long-Champs. Mon  
Russe ne veut pas me donner de

voiture à moi, car j'ai le remise au mois. J'ai cependant tâché d'aiguillonner son amour-propre ; mais cela a été inutilement. Olimpie y brillera dans un charmant équipage que lui fait faire son financier. Qu'elle est heureuse. Elle le mérite bien, elle est très-fidelle à M\*\*\*, elle n'a pas encor l'esprit du corps. Je fais plusieurs passades fort avantageuses qu'elle a refusées. Il paraît que la Comtesse lui a donné peu d'instructions, ou qu'elle ne veut pas les suivre. Je te souhaite plus de plaisir que je ne vais en avoir jusqu'à la rentrée des spectacles.

## LETTER de Mademoiselle Julie.

Ce Jeudi 3 Avril 1783.

J'IRAI, ma chère amie, étaler mes charmes à Long-Champs (1); je veux y paraître brillante; j'espere beaucoup de ces trois jours-là. J'y ferai sûrement quelques connoissances, qui me vaudront ou un entreteneur, ou au moins quelques bonnes passades.

Je ne fais pas encore qui m'a remplacée auprès du Comte; je l'ai trouvé l'autre jour à la sortie du spectacle:

(1) A Paris, dans le carême, le mercredi, le jeudi et le vendredi saint, au lieu d'aller à ténèbres, qui est l'office de l'après-dîné, tout le monde se rend en voiture au Bois de Boulogne, dans l'allée de Long-Champs. Les demoiselles entretenues y vont faire briller la générosité de leurs amans par leur luxe et la magnificence de leurs équipages. Les autres y vont étaler leurs charmes pour trouver des entreteneurs.

nous nous sommes salués, mais il ne m'a pas parlé.

Il paroît que les Anglois ne sont plus si généreux qu'anciennement. S\*\*\* m'a écrit pour m'en proposer un qui voudroit vivre avec moi, mais ses offres ne me conviennent point; je l'ai refusé. Mon farfadet entre, je quitte la plume. Ce soir ou demain j'acheverai ma lettre. . . . .

C'étoit mon jour de loge aux italiens, j'y suis allée avec farfadet. Il m'a pris une envie de jouir au milieu du spectacle; j'étois fort échauffée par la musique; j'ai tiré le rideau de gaze et j'ai absolument voulu que farfadet se mit en devoir de me contenter. Nous avons été très-génés, mais enfin, tant bien que mal, cela a réussi. On jouoit justement pendant ce tems-là un morceau de musique *amorofo* et le *presto* a été le moment intéressant. Cela m'a beaucoup amusée;

si j'étois riche, je voudrois avoir tous les jours de la musique à mon coucher, et je ne m'endormirois jamais sans cela. S'il y a des loges grillées à Bordeaux, comme je n'en doute nullement; essaye, ma chere Eulalie, et tu m'en diras des nouvelles. En vérité, c'est charmant, et je n'y pense pas sans avoir envie de recommencer. Adieu, tu vois que ton amie fait ce qu'elle peut pour passer le tems agréablement.

LETTRE de Mademoiselle Felmé.

Paris , ce 7 Avril 1783.

JE profite, mon cœur, d'un moment que j'ai de libre pour m'entretenir avec toi. Je suis sans cesse avec mon Anglois qui me fait connoître Paris et ses environs comme mes poches. Il n'y a pas un monument, un atelier que nous ne visitions. Nous allons

aussi tous les jours au spectacle. L'opéra est celui qu'il préfere, et nous n'en manquons aucun. Maintenant que je t'ai parlé de mes occupations, il faut que je te fasse part de ce qui concerne mon bien-être. L'anglois ne me donne rien de fixe par mois; mais il me fait journellement des présens, et me met souvent des rouleaux sur ma toilette. Pour le mal que je te souhaite; je t'en voudrois *le second tome*. Adieu, mon cœur, je t'écris bien brièvement; mais c'est qu'il faut que j'aille prendre l'Anglois pour aller au concert spirituel.

### LETTRE de Mademoiselle Julie.

Ce Mardi 8 Avril 1783.

C'EST demain et les jours suivans que je vais tenter fortune; ma voi-

ture sera simple. J'ai fait habiller mes gens à neuf, mon cocher aura des moustaches et un gros bouquet. Je serai mise avec une robe de la dernière élégance , et coiffée en cheveux , c'est ce qui me va le mieux. Je n'aurai personne avec moi, je ne veux pas partager les regards du public. Il faut que , ce soir , il soit parlé de Julie dans tout Paris. Plus d'une femme crevera de dépit de me voir briller, et le Comte enragera de ce qu'il ne pourra pas dire : c'est ma maîtresse. On fait notre rupture.

J'ai appris enfin le choix du Comte; il donne à présent dans les femmes honnêtes, ou du moins qui veulent passer pour telles ; il vit avec la Marquise de \*\*\*, elle le mènera grand train , c'est une élégante , elle ne peut porter un bonnet trois jours de suite. Les mémoires qu'il faudra qu'il paye à Mademoiselle Bertin seront forts.

J'ai  
ave  
et j  
Viel  
lard  
gaill  
t'en  
écrir  
  
Je  
obsti  
à Bo  
plaisi  
de lu  
amiti

I  
Q  
D  
T  
D

J'ai été hier souper sur le Boulevard avec mon farfadet ; j'avois de l'ennui et je voulois me dissiper. Une de ces Vielleuses à l'usage des vieux pail-lards nous a chanté diverses chansons gaillardes qui m'ont assez amusée ; je t'en envoye deux que je me suis fait écrire.

Je suis bien fâchée de te voir aussi obstinée que tu l'es de vouloir rester à Bordeaux. Je n'aurai donc plus le plaisir de voir ma chère Eulalie et de lui jurer que je lui ai voué mon amitié pour la vie. Adieu, méchante.

## C H A N S O N.

## L E S O T A M A N T.

Air: *du Sabot.*

Que j'enrage d'aimer Nicaise,  
Disoit Dorine l'autre jour ;  
Tout autre que lui seroit aise  
De m'inspirer un tendre amour ;

Loin de contenter mon envie,  
 C'est le plus fôt et froid garçon ;  
 Il mérite bien qu'on s'écrie :  
 Ah ! le cruchon , ah ! le cruchon.

Un jour , par une chansonnette ,  
 Je lui témoignai mes désirs ;  
 Mille fois je la lui répète ,  
 Avec les plus tendres soupirs .  
 C'étoient toutes peines frivoles ,  
 L'air , dit-il , me semble assez bon ,  
 Je ne comprends rien aux paroles :  
 Ah ! le etc.

Sur une naissante verdure ,  
 Avant le lever du soleil ,  
 Goûtant la fraîcheur la plus pure ,  
 J'affectois un tendre sommeil ;  
 Ma gorge étoit à demi-nue ,  
 Tout lui disoit : il y fait bon ;  
 Il ne contenta que sa vue .  
 Ah ! le etc.

Sur un chemin couvert de glaces,  
 Le hasard nous fit rencontrer.  
 Que ce jour-là j'avois de graces !  
 J'étois faite pour tout tenter ;  
 Je glissai, ma jupe voltige,  
 Il me couvrit de son manchon ;  
 Vous êtes complaisant, lui dis-je ;  
 Ah ! le etc.

○

Au son de sa tendre musette,  
 Aux accens de son chalumeau,  
 Je formois des pas sur l'herbette,  
 Que son fort devoit être beau !  
 Pour le favoriser je glisse,  
 Et je tombai sur le gazon ;  
 Il me releva sans malice ;  
 Ah ! le etc.

○

L'autre jour que c'étoit ma fête,  
 Je lui demandoïs un bouquet.  
 Quel bouquet veux-tu que j'ap-  
 prête ,

Dit-il, je n'en ai jamais fait.  
 Pauvre garçon, que tu es bête,  
 Ta fleur est de toute saison ;  
 Tu n'as jamais su la connoître;  
 Ah ! le etc.

Enfin, pour la lui donner belle,  
 Oh ! devinez ce que je fis :  
 Feignant de moucher la chan-  
 delle,

Adroitement je l'éteignis.

Le sot, pour signaler son zèle,  
 Fut vite chercher un tison ;  
 Il lui falloit de la chandelle !  
 Ah ! le cruchon ! ah ! le cruchon !

Autre.

### L E B O N N E T.

*Air : Un Cordelier dit à Nicette.*

Un jour la petite Lifette  
 Faisoit un bonnet élégant ;

Quand il fut fait , son cher amant,  
 Voulut le mettre sur sa tête :  
 Le mit-il ? ne le mit-il pas ?  
 C'est ce que nous ne savons pas.

bis.

Lifette dit : qu'allez-vous faire ?  
 Vous allez me le chiffonner ;  
 Finissez , je vais me fâcher ,  
 Vous me feriez mettre en colere ;  
 Ce bonnet exige du soin ,  
 Monsieur , vous ne le mettrez  
 point. — bis.

L'amant faisoit la sourde oreille  
 Au discours que Lise tenoit ,  
 Il soutenoit que ce bonnet  
 Devoit le coëffer à merveille ,  
 Le mit-il ? ne le mit-il pas ?  
 C'est ce que nous ne dirons pas.

bis.

Vous avez la tête trop forte ,  
 Il ne pourra la contenir ;

Ciel ! vous allez me l'agrandir,  
 Est-ce qu'on agit de la sorte ?  
 Ce bonnet exige du soin ,  
 Monsieur , vous ne le mettrez  
 point. bis.

Ni plus ni moins que sans cervelle,  
 L'amant alloit toujours son train ,  
 Il tenoit le bonnet en main ,  
 Malgré les cris de cette belle ;  
 Le mit-il ? ne le mit-il pas ?  
 C'est ce que nous ne savons pas.

*bis.*

Lise , pour avoir gain de cause ,  
 Proposa cet arrangement :  
 Maniez-le bien , oui , j'y consens ,  
 Prenez la barbe et le fonds rose ;  
 Tenez le bien dans votre main ,  
 Mais , Monsieur , ne le mettrez  
 point. bis.

*Enfin*

Enfin l'amant, plus raisonnable,  
 Ne le mit que pour faire semblant;  
 Lise dit : vous faites l'enfant,  
 Ah ! que vous êtes insupportable !  
 Voilà Maman, c'est un témoin,  
 Monsieur, vous ne le mettrez  
 point. bis.

---

LETTRE de Mademoiselle Julie.

Ce Jeudi 10 Avril 1783.

HIER, ma chere amie, j'ai été beaucoup remarquée à Long-Champs. J'étois très-brillante. J'ai eu la satisfaction d'entendre dire plusieurs fois : qu'elle est jolie ! qu'elle est élégante ! Heureux qui peut l'avoir pour sa maîtresse ! Les gens du commun témoignoient leurs désirs en termes plus énergiques. Après avoir joui quelque tems de ce petit triomphe, je suis partie pour aller au concert spirituel.

(1). En arrivant , tous les regards se  
se sont fixés sur moi ; il s'est élevé  
un murmure qui a interrompu le con-  
cert. J'étois au comble de la joie de  
faire tant de sensations. Cela m'en-  
courage ; je veux tâcher d'être au-  
jourd'hui encore mieux qu'hier. Adieu,  
je vais m'occuper sérieusement de  
l'affaire importante de ma toilette.

P. S. Pendant que j'étois à Long-  
Champs , j'ai prié mon farfadet qui  
étoit resté chez moi de te copier quel-  
ques jolies poésies que voici :

### V E R S

*A M. de \*\*\* et à Mademoiselle de \*\*\* ,  
la veille de leur mariage.*

Jeunes amans , heureux époux ,  
Qui touchez au moment le plus beau  
de la vie ;

(1) A Paris , les jours où il n'y a pas  
de spectacle , il y a concert spirituel au  
château royal des Tuilleries .

L'un de vous dans mon cœur a fait  
naître l'envie,  
Et l'autre un sentiment plus doux.

## M A D R I G A L.

*A Madame de \*\*, qui venoit d'accoucher  
d'un garçon, et dont le mari avoit  
quatre - vingt ans.*

Jeune Eglé, votre époux, dit-on,  
Malgré le froid des ans, tendrement  
vous adore; Ses soins et son ardeur viennent de  
faire éclore, En dépit des hivers, un nouveau re-  
jeton.

Bien plus fortuné que Titon,  
Il a su rajeuner dans le bras de l'Au-  
rore.

## C O N T E.

*Lucas et son Seigneur.*

Or ça, Lucas, mon cher voisin,  
Quand te fais-tu porter en terre ?

Je ne puis plus , sans un mortel  
chagrin ,

Voir mon parc échantré par ta vieille  
chaumiere.

Ainsi parle à Lucas son Seigneur li-  
bertin ,

En promenant une main téméraire  
Sur le sein rembruni de sa moitié sé-  
vere ,

Qui la repousse avec dédain.

Morgué , lui dit Lucas que sa colere  
enflamme ,

Mieux vaut perdre son bien que de  
perdre l'honneur ;

Arrondissez votre parc , Monsei-  
gneur ,

Mais n'arrondissez pas ma femme

*Epitaphe de Fréron.*

Lorsque le Jubilé commence ,  
Dans le tombeau Fréron descend :

Quand on vit sans être indul-  
gent ,

On doit mourir sans indulgence

LETTER de Mademoiselle Rosimont.

Paris , ce 11 Avril 1783.

Voici , ma chere amie , une charmante charade en chançon. Hier on l'a chantée à un soupé que j'ai fait avec plusieurs officiers de dragons. Nous avons beaucoup bu , ris et foutu ; ainsi juges si j'ai été contente de ma foirée , je voudrois qu'elles soient toutes de même.

Air : *O ma tendre Musette.*

Charmante Cathérine ,  
Son premier est le mois  
Où le printems domine ,  
Et nous dicte des loix :  
Oui , ce mois qu'on adoré ,  
Formé d'instans trop courts ,  
Est le regne de flore  
Ou celui des amours.

Comme à toute parure  
 Un peu d'art correspond,  
 C'est de ta chevelure  
 Que se fait son second;  
 Le Zéphir le caresse  
 En ses joyeux loisirs.  
 Que n'ai-je son adresse,  
 Las ! j'aurois ses plaisirs.



Son tout, ô Catherine,  
 Est le titre charmant,  
 Qui doit son origine  
 Au bonheur d'un amant.  
 Ah ! loin qu'il t'effarouche !  
 Que n'est-il de ton goût  
 D'entendre de ma bouche  
 Cet adorable tout !

Si j'étois sûre de t'écrire d'ici à  
 quelques jours, je ne te manderois  
 pas le mot de la charade; mais crai-  
 gnant que cela ne soit pas de long-  
 tems, je ne veux pas de faire lan-

uir. C'est *Maitresse*. Adieu, ma chère amie, sois sûre de l'amitié de ton petit espiegle.

---

### LETTRE de Mademoiselle Julie.

Ce Samedi 12 Avril 1783.

MES apparitions à Long-Champs, ma chère amie, n'ont pas été infructueuses. Le vendredi un laquais superbement habillé, vint me remettre la lettre dont voici copie.

Ce Vendredi.

Votre figure, Mademoiselle, a fait sur moi une vive impression. Je m'étais toujours mis en garde contre l'amour, mais je vous vis et l'amour triompha. Flégmatique, comme c'est le caractère de ma nation, je ne croyois pas que je puise être une nuit sans dormir pour avoir vu deux

beaux yeux , et que sans cesse l'i-  
mage de celle qui en est porteuse re-  
viendroit à mon imagination . Vous  
feriez bien aimable si vous me per-  
mettiez d'aller vous faire ma cour .  
Si j'étois assez heureux pour vous  
trouver libre , je vous proposerois de  
partager la fortune de celui qui ne  
s'occuperoit qu'à faire votre bonheur .  
Je suis , Mademoiselle , avec le plus  
violent amour , votre très-humble et  
très-obéissant serviteur ,

Milord \*\*\*.

Je répondis :

Je suis très-sensible , Milord , aux  
choses honnêtes que vous me dites  
et ferai très-flattée d'avoir l'honneur  
de vous voir chez moi Samedi . Je  
ne sortirai point et ferai visible tout  
l'après-dîner . Aujourd'hui je retourne  
à Long - Champs . J'ai l'honneur

d'être , Milord , votie très-humble et très-obéissante servante.

Un de mes chevaux s'étant déferé aux Champ Elysées , je n'arrivai que très-tard à Long-Champs. Je n'y apperçus pas Milord , quoique sûrement il y aura été ; mais , ne m'y voyant pas , peut - être se sera-t-il en alle. J'attends avec impatience l'entrevue de cette après - dîner. Demain , ou Lundi au plus tard , je t'en donnerai des nouvelles. Adieu , ma chere amie.

LETTRE de Mademoiselle Julie.

Ce Samedi 13 Avril 1783.

TOUT va le mieux du monde , chere amie , l'Anglois est venu me voir ; il m'a fait les compliments les plus honnêtes et les plus belles propositions ; mais je n'ai rien accepté ;

je veux un peu le faire soupirer. Il a l'air d'un fort honnête homme. Il peut avoir quarante ans ; il est grand , d'une figure qui paroît avoir été très-agréable. Il a un grand nez , et tu fais que c'est un heureux pronostic , qui cependant n'est pas une règle générale. Je lui donne à souper demain. Adieu , je ne t'écrirai pas d'ici à quelques jours , voulant avoir quelque chose de positif à te mander. Je vas ce soir étaler mes grâces aux Boulevards. Ta chère amie pour la vie.

---

### LETTRE de Mademoiselle Julie.

Ce Lundi 17 Avril 1783.

**J**e suis , ma chère amie , plus heureuse que jamais. L'Anglois vit maintenant avec moi. Il me fait une offre que je goûte assez , c'est de voyager avec lui ; il me fera avant notre dé-

LET

SUIN  
amie ,  
Les It

part trois mille livres de rente via-  
gere , et payera d'avance deux an-  
nées de mon loyer , à peu près le  
tems que nous ferons à parcourir  
l'Europe. Je lui ai demandé quelque  
tems pour me décider , afin de tâcher  
de connoître son caractere , si je le  
puis : car les hommes sont aussi dis-  
simulés que les femmes. Il m'a ac-  
cordé jusqu'aux premiers jours de  
Mai. Mande-moi ce que tu me con-  
seilles. Je ne t'écrirai pas d'ici à ce  
tems-là , ne voulant m'occuper que  
de mon Anglois. Adieu , ma chere  
Eulalie ; je t'aimerai toute ma vie.

LETTER de Mademoiselle Victorine.

Paris , ce 4 Mai 1783.

SUIN et Madame le Roy , ma bonne  
amie , ont reçu leur ordre de retraite.  
Les Italiens n'y perdent pas beau-

coup. L'actrice valoit encore plus que l'acteur qui étoit accoutumé à être hué. Cela lui étoit égal, et il disoit : *huez tant que vous voudrez, je m'en moque, j'ai quinze mille livres de rente pour ma demi part.* Tu seras peut-être bien aise de savoir ce qui a été cause de sa reception ; lors de ses débuts, il fut un Dimanche voir le grand couvert. La Reine d'aujourd'hui alors Dauphine l'ayant remarqué, dit à un Seigneur qui étoit derrière elle, *n'est-ce pas ce mauvais acteur qui débute aux Italiens.* Suin, qui l'entendit, changea de couleur et se trouva mal. La Dauphine dit : *mon Dieu, je suis bien fâchée d'ayoir fait de la peine à cet homme, comment pourrai-je réparer cela ? Madame, il ne tient qu'à vous, repartit le Seigneur, demandez aux gentils - hommes de la chambre qu'il soit reçu à demi part.* La Dauphine le demanda et il fut reçu.

Saint-Preux et Chevalier ont aussi été remerciés. Le premier étoit vraiment acteur.

Après t'avoir parlé des Italiens, il est juste, ma bonne amie, que je te parle du théâtre national. Mademoiselle d'Oigny s'est retirée ; c'est une perte irréparable ; qui jouera comme elle les ingénuités ? Il étoit étonnant que paroissant aussi jolie sur le théâtre, elle fut si laide de près. C'étoit deux figures totalement opposées : Madame Molé qui est morte laisse un vuide pour les rôles qu'elle remplissoit. On lui reconnoit actuellement un talent qu'on ne lui accordoit pas de son vivant.

Tu serois étonnée de me voir si au fait des spectacles si tu ne favoisis pas que j'ai un auteur dramatique à mes ordres ; mon Russe n'en prend nul ombrage , il aime même bea-

coup qu'il soupe avec nous : car il est fort divertissant.

Olympie est grosse. Elle en est fort contente et M\*\*\* encore davantage. Elle m'a dit qu'il alloit la marier afin que l'enfant ne soit pas *bâtarde*. Il a une direction des fermes à nommer qui justement est vacante dans ce moment. Ce sera pour celui qui l'épousera. Il s'est déjà présenté beaucoup de partis ; mais M\*\*\* est difficile et ne veut pas prendre le premier venu pour le faire pere de son enfant. Que le monde , ma bonne amie , est une étrange chose. Adieu, porte-toi bien , et écris moi donc plus souvent que tu ne fais.

## LETTER de Mademoiselle Julie.

Ce Dimanche 4 Mai 1783.

ENFIN le sort en est jetté, ma chère amie ; je pars, l'argent est chez le Notaire, et le contrat est passé. Mon loyer est payé ; mon propriétaire se charge de mon mobilier, dont il a été fait un inventaire double entre nous. Milord me paraît un galant homme, à qui je crois pouvoir me fier en toute assurance. Adieu, ma chère amie, les embarras, inseparables d'un départ prochain, m'empêchent de t'en dire davantage : crois que je ne t'oublierai jamais et que j'espere que nous ferons réunies un jour. En faisant mes malles, j'ai mis de côté une petite pacotille de chiffons à ton usage que je te prie d'accepter. Tu les recevras par la première dilig-

gence. Ta meilleure amie pour la vie.

LETTRE de Mademoiselle Felmé.

Paris, ce 5 Mai 1783.

Je suis désolée, mon cœur, voici le billet que mon Anglois m'a écrit ce matin; je l'ai reçu que j'étois encore au lit.

“ Je vous aime, ma chere Felmé,  
“ au-delà de tout ce qu'il est possible d'exprimer, je sens que je ne  
“ puis être heureux qu'en vous pos-  
“ sédant seul et pour toujours. Il  
“ n'y auroit qu'un seul et unique  
“ moyen pour y parvenir, ce seroit  
“ de vous épouser; mais l'honneur  
“ me le défend, et l'honneur chez  
“ moi est plus puissant que l'amour.  
“ Comme je veux éviter de savouren-  
“ sans cesse le poison de votre vue;

„ je pars, votre image gravée dans  
„ le cœur. Je vais tâcher en chan-  
„ geant d'hémisphère de changer de  
„ cœur et d'oublier ma chete Felmé:  
„ mais comme je défrie que vous  
„ soyez heureuse, mais très-heu-  
„ reuse, je joins ici pour quinze  
„ cents louis de billets de caisse  
„ d'escompte. Adieu, ma chere Fel-  
„ mé, ne comptez plus me revoir.  
„ Quand ce billet vous parviendra  
„ j'aurai quitté Paris..”

A peine j'eus lu ce billet voulant questionner le commissaire, je sonne et ordonne qu'on me fasse parler à celui qui m'a apporté ce billet; mais on me répond qui s'est en allé, aussitôt après l'avoir remis, disant qu'il n'y a pas de réponse. Je me leve et vole à l'hôtel de mon Anglois, il étoit parti. Je veux m'informer où il est allé, je questionne maître et valets, personne ne peut me rien dire.

autre chose ; finon qu'il a envoyé chercher des chevaux de poste à quatre heure du matin , et est parti vers les six heures. Ah ! quels gens que ces Anglois , ils sont inconcevables. Il m'aime , il m'adore et il me quitte. Il auroit pu vivre avec moi sans m'épouser. Je suis furieuse de sa perte. Il faudra m'en consoler avec les trente-six mille livres qu'il m'a envoyés. Si chaque amant en me quittant m'en avoit donné autant , je serrois bien riche. Adieu , mon cœur.

---

*LETTRE de Mademoiselle Victorine.*

Paris , ce 15 Mai 1783.

JE te félicite , ma bonne amie , d'avoir un Américain , c'est un bon oiseau à plumer ; mais t'auroit - il pas été possible de conserver aussi le caniller ; plus on en a mieux cela

vaut. Pour moi , au Russe j'associe mon auteur , et lorsqu'une paßſage avantageuse se présente , je ne la refuse pas. Il y a quelques jours que j'en ai fait une avec l'Evêque de \*\*\*. Monſeigneur arrivoit de ſon évêché où il avoit été obligé à l'abſtinence , aussi a-t-il bien officié. Nous avons été fort contens l'un de l'autre , et il m'a demandé permission de revenir. J'y ai confenti avec d'autant plus de plaisir , que je n'ai rien à craindre de ſon indiscretion , il eſt obligé à garder le *tacet*.

Il y a à Bordeaux l'Abbé de \*\*\* Grand - Vicaire , qui eſt un amateur. Il avoit à Paris la femme d'un Confeiller au parlement. Tâche de faire connoiſſance avec lui , cela feroit peut-être un peu difficile à cause du *decorum* qu'il eſt obligé de garder : *à vaincre sans péril on triomphe sans gloire.* Ne pourrois-tu pas aller chez lui fou-

quelque prétexte, pense-y bien et  
fais ton profit de ce que je te mande.  
Ta bonne amie.

---



---

LETTER de Mademoiselle Felmé.

Paris, ce 20 Mai 1783.

ENFIN, mon cœur, j'ai pris mon parti, j'ai vendu mes diamans et bijoux, j'en place une partie en rente viagère, et je vais me retirer en province. Je suis lasse de la vie que je mene. Je veux maintenant être maîtresse, et veux aussi que si je me livre à quelqu'un, ce ne soit plus l'intérêt qui me guide dorénavant je consulterai mon cœur. Je ne me marierai jamais, j'aurois trop à craindre que mon mari ne me reproche mon inconduite passée : si quelque provincial m'intéresse, nous pourrons nous unir; mais sans sacrement, ce sont

les meilleurs mariages et ceux qui durent le plus long-tems. Je ne fais encore où je me fixerai. Mais je pars sous peu de jours pour Roye ma patrie. Je laisse ici mes meubles dans des caisses chez un commissionnaire qui me les fera passer où je lui marquerai, je suis fâchée de ne pouvoir pas embrasser ma chere Eulalie , avant de quitter la capitale , j'espere que si elle y revient elle viendra passer quelque tems chez son amie. Je ne t'écrirai plus , mon cœur , que je ne me sois fixée.

---

### *LETTER de Mademoisehe Victorine.*

Paris , ce 3 Juin 1783.

COMMENT , ma bonne amie , les acteurs de la comédie Françoise sont aussi auteurs. La Rive à fait *Pyrame et Thisbe* , scene Lyrique. On l'a donnée hier pour la premiere fois. Il a joué

lui-même le rôle de Pyrame, et Thisbe étoit joué par la sensible Saniyal cadette; cet ouvrage a assez réussi. La musique est de M. Baudron. Les connaisseurs disent qu'elle lui fait honneur; moi qui n'y entend rien, je dis qu'elle m'a fait plaisir.

Olympie est mariée. C'est maintenant Madame de F\*\*\*, directrice des fermes de la ville de A\*\*\*. Son mari est parti au sortir de l'église pour aller à sa direction. On lui a donné douze mille livres pour se meubler. Je gage que si le mari et la femme se rencontroient dans quelques années sans se nommer l'un et l'autre, ils ne se reconnoitroient point. C'est un mariage à la Langeac. Ils ne se sont vus qu'à l'église.

Pour tâcher d'accrocher de mon Russe une paire de bracelets en diamants, je lui ai demandé son portrait. Je le veux bien, m'a-t-il répondu,

mais donnez moi le vôtre. Soit, lui ai-je dit; aussi maintenant je me fais peindre par Madame Favart. Je ferai mettre mon portrait sur un souvenir. Le tout me coutera dix louis, mais c'est de l'argent bien placé. Tu devrois suivre mon exemple avec ton américain; je suis enchantée, ma bonne amie, de l'espérance que tu me donnes dans ta dernière lettre que l'on te verra l'hiver prochain. J'aurai bien du plaisir à t'embrasser et à te dire de vive voix, combien je t'aime.

### LETTRE de Mademoiselle Rosmont.

Paris , ce 20 Juin 1783.

JE suis à plaindre , ma chère amie , j'ai attrappé une galanterie qui est assez cruelle. Je suis obligée à la continence. Je ne puis rendre de services qu'avec mes mains à moins qu'on ne veuille *risker l'aventure*; cela ne m'a

pas empêché de faire, lundi dernier,  
un soupé chez la Comtesse. Je m'y  
suis fort amusée. On a beaucoup  
chanté. Je t'envoye ci-joint une chan-  
son que je me suis fait donner. Mais  
c'est à une condition, c'est que tu  
m'enverras la recette que tu as, pour  
guérir ma maladie. Je fais qu'elle t'a  
souvent réussi. Rends moi vite ce  
service: car j'enrage de mon état,  
ton espiègle qui est bien punie.

*Air: Où allez-vous Monsieur l'Abbé.*

Si l'on en croit certain docteur,  
*Spécifique* est un mot trompeur;  
Mais, moi, ne lui déplaît,

Éh! bien,

Je me ris de sa thèse,

Vous m'entendez bien.

Envain ce docteur mécréant,

Proscrit l'opium et l'aimant:

( 113 )

En moral et en physique,

Eh ! bien ,

Il est maint *spécifique*,

Entendez-moi bien.



Si j'éprouve un accès d'ennui ,

Je prends vite un julep d'ay ;

Et soudain l'allégresse ,

Eh ! bien ,

Exile ma tristesse ;

Vous m'entendez bien.



D'amour ai-je un transport fievreux ?

Mon fébrifuge est merveilleux ,

Les charmes de ma belle ,

Eh ! bien ,

Calment cette étincelle ,

Vous m'entendez bien.



Des vers , quelquefois le Démon ,

Vient-il me souffler son poison ?

*Tom. II.*

K

Le spectre d'un N\*\*\*,  
 Eh ! bien,  
 M'en verse l'antidote,  
 Vous m'entendez bien.

Si des pavots assoupiſſans,  
 Mouillent en vain mes yeux pesans,  
 Vite, j'ouvre tel livre.....

Eh ! bien,  
 De sommeil il m'enivre,  
 Vous m'entendez bien.

De la fatyre le serpent  
 M'atteint-il de fon dard perçant?  
 Je ris de sa piqûre;

Eh ! bien,  
 Radicale est la cure,  
 Vous m'entendez bien.

N'ai-je pû me foustraire aux yeux,  
 D'un hydrophobe furieux ?

( 15 )

Le venin qu'il distile,  
Eh ! bien,  
Fuit en vapeur subtile,  
Vous m'entendez bien.

De tel barbouilleur de papier,  
Qui mandie un brin de l'aurier;  
Je suis de la sottise,  
Eh ! bien,  
Et cela l'émétise,  
Vous m'entendez bien.

De la Marotte de Momus,  
Je frotte l'orgueil d'un Craffus;  
La friction caustique,  
Eh ! bien,  
Guérit ce mal chronique,  
Vous m'entendez bien.

Sous le masque de l'amitié,  
Si l'on m'a séduit à moitié,

Mon cœur rompt la symphise,  
 Eh ! bien,  
 Des nœuds que je méprise,  
 Vous m'entendez bien.

○

Enfin, deux beaux yeux font l'ai-  
 mant,  
 Qui m'attire invinciblement;  
 Ce puissant magnétisme,  
 Eh ! bien,  
 Vaut bien le mesmérisme (\*),  
 Vous m'entendez bien.

○

Pour vous, qui ne m'entendez pas,  
 Consultez de jolis appas :  
 Venez auprès d'Adelle,  
 Eh ! bien,  
 Mais craignez l'étincelle.....  
 Vous m'entendez bien.

○

( \*) Mot composé par allusion au système  
 de Mesmer, médecin.

Si tel dans mes vers croit se voir,  
Son ame est son premier miroir;  
Chantons sans médisance,

Eh ! bien,  
*Honné qui mal y pense,*  
Vous m'entendez bien.

### LETTRE de Mademoiselle Victorine.

Paris, ce 23 Juin 1783.

D E hier, ma bonne amie , le Russe a mon portrait. Il a été enchanté de ma galanterie , et m'a bien promis qu'il me payeroit de retour. Il m'a trouvé si ressemblante qu'il veut aussi que ce soit Madame Favart qui le peigne. Il ira demain chez elle pour l'en prier et si elle a le tems il prendra tout de suite une séance.

Nous avons ici des brouillards qui inquiètent beaucoup , on dit que cela vient du désastre de Messine. Le pet-

peuple croit que c'est la fin du monde.  
Pour moi je suis très-tranquille.

J'ai été le 6 de ce mois voir la première représentation *du pere de province*, cette comédie n'a point eu de succès. L'intrigue est très-embrouillée.

On parle beaucoup de réformer les ordres religieux, comme l'a fait l'empereur; cela seroit rendre heureux quantité de malheureux; sur-tout si on donnoit la liberté aux pauvres religieuses victimes de la volonté de leurs parents ou d'une vocation momentanée. Que de filles, ma bonne amie, troqueroient leur godmiche pour un gros vit! Puisse ce bonheur leur arriver, la population y gagneroit. Adieu, je t'embrasse.

Cet  
Miro  
En  
Dix-

## LETTER de Mademoiselle Rosimont.

Paris, ce 29 Juin 1783.

JE n'ai plus besoin de ton remede, ma chere amie, j'ai trouvé un élève de Saint-Côme qui m'en a donné un qui en trois jours m'a guérie. D'hier il ne paroît plus rien; en vérité, c'est un remede unique et nullement difficile à prendre. Je dois cé soir m'en donner; j'ai une partie à la petite maison du Duc D\*\*\*. S'il y arrive quelque chose qui en vaille la peine, je te le manderai. En attendant voici encore une charade en chanson et sur l'air à la mode.

Air: *De Marlbouroucg.*

Cet air qui partout traîne,  
Miron ton, ton, ton, mirontaine;  
En G, Ré, Sol ramene  
Dix-huit fois mon *premier.*

Un instrument guerrier  
 Vous donne mon *dernier* ;  
 Et mon *tout* à la gêne ,  
 Miron ton , ton , ton , mirontaine ;  
 En classe , plus qu'en plaine  
 Tient le pauvre écolier.

Pour cette fois je te ne dirai pas  
 le mot de la charade , ainsi tâche de  
 le deviner , ou si tu ne le peux , prie  
 que j'aye bientôt à t'écrire pour le  
 savoir. Adieu , ma bonne amie , crois  
 que malgré cette méchanceté que j'a  
 de vouloir te mettre l'esprit à la torture  
 je ne t'en aime pas moins pour la vie  
 Ton espiégle.

*LETTER de Mademoiselle Victorin*  
 Paris , ce 13 Juillet 1783.

**L**E Dru , ma bonne amie , que  
 connois sous le nom de Comus  
 qui a si long-tems captivé l'admi  
 ration des curieux par des subtilités q

lui fournissoient son adresse et l'étude de la physique , vient de faire une découverte qui lui donne des droits à la reconnaissance publique. Il a trouvé le moyen , par l'électricité , de guérir toutes les maladies nerveuses , notamment l'épilepsie , autrement appellée *mal caduc* , qui jusqu'ici avoit échappé au pouvoir de la médecine.

Le 24 du mois dernier j'ai été aux italiens voir l'*Auteur satyrique* , pièce de feu M. l'Abbé de Voisenon , retouchée par un jeune homme ; elle a eu peu de succès , n'y ayant nul intérêt. On m'a conté une anecdote assez plaisante de l'Abbé. Il étoit fort malade et on avoit été chercher le bon Dieu ; se sentant mieux il se levoit et fort. En vain , on lui représente que le bon Dieu va arriver , *hé bien* , dit-il , *il se fera écrire*.

On a donné le 30 Juin *Blaise et Babet*, c'est la suite des trois fermiers; elle est de Monvel. Il semble que cet auteur n'est fait que pour avoir du succès et faire toujours ses pieces susceptibles d'une agréable suite. D. Z. auteur de la musique, est toujours aussi charmant.

Mon Russe a bien payé mon portrait, il m'a donné le sien dans une paire de bracelets qu'on estime cent louis. Je ne le trouve pas très-resemblant; mais je n'ai eu garde de le dire; j'ai beaucoup vanté la beauté du présent. J'ai même aussi voulu jouer la passionnée, je me suis récriée sur la cherté de l'entourage et ai dit que, *le simple portrait sur un bracelet d'or auroit suffit*, que rien ne me flattoit que l'image de la personne qui m'étoit chere. Ce discours a fait le plus grand effet. Jamais entre-teneur n'a cru être plus aimé que le Russe. O, pauvre homme! qu'avec

un peu d'art on vous trompe aisément et que nous vous faisons souvent dupe. Je ne suis jamais si aise que quand j'en attrappe. Je ne l'ai jamais été que par mon vieux et depuis j'en ai été bien dédommagée ; il a quitté Rosette , et a maintenant Rosalba. Il n'aura jamais une maîtresse aussi long-tems qu'il m'a eue ; il est un peu fantasque et j'avois la bonté de me prêter à ses fantaisies. Adieu.

---

*LETTRE de Mademoiselle Felme*

Roye, ce 20 Juillet 1783.

JE me suis , mon cœur , fixée dans cette ville ; j'y mene une vie bien tranquille. Je jouis du plaisir de faire le bonheur d'un pere et d'une mere qui sur le déclin de leur vie étoient réduits dans la pauvreté. Il est impossible de t'exprimer la joie qu'ils ont eue à me revoir , ils ignoroient moi

fort et me croyoient morte ; j'ai cru que ma mère mourroit de plaisir dans mes bras ; que ses caresses étoient attendrissantes ! je me suis moi-même évanouie. Ah ! mon cœur, je n'ai jamais goûté tant de plaisirs de la vie. Tiens, je ne troquerois pas mon fort pour celui de la Guimar ( 1 ). J'ai fait passer ma fortune pour avoir été gagnée à la loterie. De maniere que je suis reçue dans plusieurs maisons honnêtes. Je me contrefais et prends bien garde à lâcher quelques propos gaillards ; cela me gêne, mais je commence à m'y habituer. Si tu viens à Paris, il faut que tu viennes être témoin de mon contentement, et de la maniere de vivre provinciale. Elle est tout différente

( 1 ) Fameuse actrice de l'opéra qui jouit à Paris de plus de soixante mille livres de rente, et voit à ses pieds les plus grands seigneurs.

de celle de la capitale. Je ris quelquefois en moi-même des airs que veulent se donner les agréables de l'une et de l'autre sexe. J'ai donné dans l'œil à un conseiller du présidial, il a , je crois, envie de me faire devenir Madame la conseillere. Il m'obsede avec sa maniere de faire l'amour; il est des plus compassés dans ses gestes et dans tout ce qu'il dit. On diroit qu'il est toujours à l'audience. Je te réponds qu'il perdra ses peines.

Maintenant, mon cœur, que tu fais mon adresse, j'espere que tu me donneras quelquefois de tes nouvelles. Pour moi je t'écrirai rarement, je n'aurai rien d'intéressant à te mander; mais sois persuadée que je t'aime pour la vie.

## LETTRE de Mademoiselle Victorine.

Paris , ce 26 Août 1783.

LA petite directrice , ma bonne amie , a fait une fausse couche ; elle en est très-incommodeée. Je vais quelquefois la voir , je lui suis , on ne s'uroit , plus attachée et je serois bien fâchée qu'il lui arrivât malheur.

La comédie italienne vient de faire une grande perte dans Madame Bilkoni qui est morte , quoique à la veue de l'âge ; elle n'avoit que trente-deux ans.

Le Baron de Wintersbach est parti pour son pays , c'est sans doute pour recruter quelques jolies alsaciennes ; si le régiment Royal-Suède étoit dans ces cantons , il n'y mettroit furement pas les pieds , vu sa grande antipathie pour tout ce qui porte cet uniforme , depuis qu'un officier de

ce corps l'a fait *cocu* et l'a obligé de se reconnoître *jean-foutre* par acte passé par devant notaire. Le ministre de la guerre qui lui a donné la croix de Saint-Louis doit se le reprocher toute sa vie. On dit qu'il en étoit le *Maquerau*. Ces sortes de gens doivent être récompensés avec de l'or, et non avec la décoration qui marque qu'on a servi avec honneur. Si on veut leur donner une distinction, il n'y a qu'à établir un ordre pour eux par exemple, une médaille représentant d'un côté l'amour avec cette exergue: *le véritable me fait tort*; et de l'autre une belle femme nue ayant pour exergue: *qui que tu sois avec de l'or je te ferai avoir sa semblable*. Le ruban fera couleur de roses liserées de noir. Il faut que je donne cette idée à quelque faiseur de projets, afin qu'il la mette au net et la présente aux ministres. On ne pour-

gueres moins lui donner qu'à l'auteur du projet *des chapeaux à quatres cornes* qui a eu huit cent livres de pension.

Je finis, la petite directrice m'envoye chercher; on dit qu'elle est au plus mal.

---

### LETTRE de Mademoiselle Rosimont.

Paris, ce 28 Août 1783.

QUE je suis malheureuse, ma chère mie, le coquin de chirurgien, à qui ai eu affaire m'a *plâtré* ( 1 ). Je suis plus malade qu'auparavant; je souffre des douleurs inouies; je ne puis dormir ni jour ni nuit. Le médecin que j'ai envoyé chercher m'a trouyée dans un pitoyable état. Il prétend que j'en ai au moins pour quatre mois et encore ne répond-il pas de me guérir

( 1 ) On appelle ainsi faire passer une maladie vénérienne en la faisant refluer dans le sang sans la guérir.

le mal étant des plus invétérés. Ah ! fatal libertinage où m'as tu réduite. Ce qu'il y a de cruel c'est que je suis peu en avance et que je me vois obligée de mettre tous mes effets en gage pour racheter la santé. Qu'on en connoît bien le prix quand on la perdue. Ah ! ma bonne amie, je ne suis plus une sans-soucis ; j'en ai cruellement et mon état me force à réflechir. Tu m'obligerois beaucoup si tu voulois m'acheter le médaillon de diamans que tu connois , il a couté quinze cents livres ; si tu veux je te le laisserai pour mille livres ; tu n'as qu'à m'envoyer une lettre de change de cette somme ou charger quelqu'un de me la remettre , et je lui donnerai le médaillon. Je suis bien à plaindre, ma bonne amie, puisse-tu ne jamais être dans ma position, c'est le vœu que je forme.

P. S. J'oubliais de te mander le mot de la charade que je t'ai envoyée, c'est *silence.*

---

**LETTRE de Mademoiselle Victorine.**

Paris, ce 8 Septembre 1783.

QUE sert souvent le bonheur ! la petite Olympie est morte des suites de sa fausse couche. M\*\*\*, ma chère amie, est inconsolable ; pour moi je la regrette beaucoup. Elle étoit, on me fauroit, plus aimable. M\*\*\* n'a sûrement jamais eu de maîtresse plus fidelle ; on dit qu'il ne faut jamais jurer de rien : mais je l'aurois bien fait de sa sageffe. Le mari d'Olympie va venir receuillir sa grosse succession. C'est un homme bien heureux. Il a une place considérable et une grande fortune pour avoir donné son nom à une femme qui ne l'a pas fait enrager une minute. Il faut qu'il soit coiffé.

Mercredi dernier j'ai été à la première représentation de *la sorciere par hasard*. Cette piece a eu peu de succès, mais ce qui a été fort applaudi et a causé de grands éclats de rire sont les quatre vers que dit la sorciere par hasard et qui terminent la piece, les voici :

„ Dans le monde on connoît une  
forcellerie ,  
„ C'est l'art de faire des heureux ,  
„ Celle-là , je l'avoue , et je m'en  
glorifie ,  
„ Je m'en fers tant que je peux .

Il a fallu que l'actrice les dise deux fois. Cette piece a été représentée chez Madame la Duchesse de Villeroy en 1768. L'auteur qui l'avoit faite n'eût pas dû la donner au public.

Mon Russe part demain pour retourner dans son pays à cause de la

guerre qu'on dit que la Czarine va faire au turc. Il est venu ce matin m'apprendre son départ et m'a donné deux mille écus pour pouvoir attendre que je trouve quelqu'un qui le remplace. Il m'a dit les choses les plus honnêtes, qu'il ne m'oublieroit de la vie et n'avoit qu'à se louer de ma conduite à son égard. Il est vrai, ma bonne amie, que j'ai tant pris de précautions lorsque je le trompois qu'il ne s'en est jamais apperçu. Je te conseille de faire de même avec ton américain.

### LETTRE de Mademoiselle Victorine.

Paris, ce 15 Septembre 1783.

J'A I été voir, ma bonne amie, les tableaux (1) du Louvre. Il y a de

(1) Tous les deux ans depuis le 25 d'Août jusqu'au 25 Septembre les artistes exposent dans un salon du Louvre leurs ouvrages de

belles et jolies choses ; je vais te parler de ce qui m'a frappée.

Un déjeuné des élèves par M. Lépicié ; c'est une scène gaie et rendue avec une naïveté charmante.

Une femme au bain ; une femme offrant un sacrifice et des jeux d'enfants, tous petits tableaux de M. la Grénée le jeune. Si j'avois un boudoir et que je fusse assez riche je le chargerois volontiers de me faire des petits sujets agréables pour le tapisser.

Le lever et le coucher du soleil par M. Vernet.

Le portrait de M. et Mad. Necker par M. Duplessis ; ils sont parlans.

Quelques paysages de M. Casanova, de même quelques tableaux de ruines par M. Robers.

peinture, de sculpture, de gravure et leurs dessins. On peut les y aller voir depuis le matin jusqu'à la nuit, excepté depuis deux heures jusqu'à trois heures.

Mon Russe n'est pas encore parti, il a quelques affaires qui l'ont retenu, mais elle finiront bientôt. Il a passé cette nuit avec moi et m'a dit qu'il croyoit que c'étoit la dernière. J'ai quelqu'un qui doit le remplacer. Mais comme cela n'est pas totalement décidé, je ne veux pas te mander qui, je te dirai seulement que c'est un Marquis. Je finis car je crains de ne pouvoir garder mon secret.

**LETTRE de Monsieur P\*\*\*. Com-  
missionnaire.**

Paris , ce 19 Septembre 1783.

EN conséquence de votre lettre mademoiselle , je me suis rendu chez Melle Rosimont ; à peine ai-je pu lui est parler , elle a une fièvre terrible ; c'est avec sa femme-de-chambre que j'ai traité l'affaire du médaillon. Il étoit

en gage. On m'a remis la reconnoissance du mont de piété et j'ai donné les mille livres en déduisant ce qu'il faut pour le retirer. Je ne pourrai l'avoir que demain matin. Ainsi vous ne pourrez le recevoir que par la diligence de la semaine prochaine. Croyez qu'il n'y a nullement de ma faute. Je suis toujours très-empressé à servir promptement ceux qui m'honorent de leur confiance.

J'ai l'honneur d'être, Mademoiselle,  
votre très-humble et très-obéissant  
serviteur.

---

### LETTRÉ de Mademoiselle Victorine.

Paris, ce 20 Septembre 1783.

D U 17, ma bonne amie, le Ruffe  
est parti. Le Marquis de \*\*\* lui a  
succédé. Il me donne trente-cinq louis  
par mois et me défrayera ma voiture,  
il m'en donne une et ne veut

point que j'aye l'état du remise. C'est un aimable homme, mais il est joueur, il y aura un peu d'humeur à supporter quand la fortune lui sera contraire. Si cela m'ennuie trop je le planterai-là. Je ne l'ai pris qu'en attendant mieux et pour n'être pas sans entre-teneur.

L'Evêque, dont j'avois la visite assez régulierement une fois par semaine, est retourné dans son diocèse. C'est une perte pour moi, il me donnoit chaque fois cinq louis. Je voudrois lui trouver un successeur; j'en ai parlé à la Francœur qui est la pourvoieuse du clergé; je lui ai promis de la bien récompenser; c'est une femme très intéressée et dont on n'obtient rien qu'avec de l'or.

Hier j'ai été aux italiens voir la première représentation d'*Amélie et de Monroe*, drame en prose qui a très bien réussi; il m'a fort intéressée.

Adieu

Adieu, ma bonne amie, les tems se suivent mais ne se ressemblent guere: puisse-tu ne pas comme moi éprouver de diminuation dans ta recette. La mienne est considérable. Un entrepreneur à meilleur marché et l'évêque de moins. Il faut patienter et considérer qu'il y a quantité de nos *consœurs* qui seroient bien contentes de mon sort.

---



---

### LETTRE de Mademoiselle Sophie.

Paris, ce 23 Septembre 1783.

M A D A M E ,

**M**A maîtresse me charge de vous écrire pour vous remercier d'avoir fait prendre son médaillon. Elle est dans un état bien inquiétant; son médecin en désespere vu qu'elle a une fièvre maligne qui s'est jointe à son autre maladie. Ce qu'il y a d'heureux

c'est que ma maîtresse ne connaît pas le danger où elle est. Elle espere en revenir. Elle ne cesse de parler de Madame et bien regretter qu'elle ne soit point ici; elle dit qu'elle ne feroit pas toujours seule. Ma maîtresse a une crise qui la prend et je vais lui donner mes soins.

J'ai l'honneur d'être avec un très profond respect,

MADAME,

Votre très - humble  
et très - obéissante  
servante.

LETTRE de Mademoiselle Victorine.

Paris , ce 3 Octobre 1783.

Voici , ma bonne amie , un petit conte charmant que ma dit moniteur. Je gage qu'il t'amusera.

*L'exemple rare.*

Damon aimoit Zulime à la folie,  
 Quoiqu'il en fut depuis long-tems  
 l'époux;

Il n'étoit pas même jaloux,  
 Quoiqu'elle fut, et coquette, et jolie

Zulime qui vivoit en dame du bon ton  
 Avoit pour le pauvre Damon,  
 Tout le dégoût qu'un mari simple  
 inspire

A jeune femme de renom,  
 Qu'une foule d'amans admire.

Quelqu'un plaignoit Damon : c'est  
 un sien ami.

» Mais c'est ma femme qu'il fait  
 plaindre ",

Répliqua le sage mari ;  
 » Outre l'amour qu'elle doit feindre  
 » N'est-ce pas un tourment affreux  
 » De voir l'objet de son dégoût  
 extrême ?

Mon sort est différent , et je me  
trouve heureux ,  
De voir toujours une femme que  
j'aime ”.

Puisque je me suis déterminée à  
envoyer des vers , voici encore un  
impromptu à une dame prête d'ac-  
oucher et qui demandoit à toutes  
personnes qui étoient chez elle  
quel enfant elle accouchoroit.

Vous désirez savoir mon avis à mon  
tour ;

Ma réponse est aisée à faire ,  
n'importe que ce soit une grâce ou  
l'amour ,  
puisque Venus en doit être la mère.

Tu sais , sans doute , que mainte-  
nant on pourra voyager par les airs  
moyens des ballons ; cela sera fort  
amusant . Mais je t'avoue que je ne

suis  
res  
—  
LET  
  
Jus  
amie  
quis  
servi  
tions  
fortun  
et qu  
faveur

Cet  
la con  
inimita  
âgé de  
e plai  
deux ,  
cela à  
On  
érostatu

suis pas tentée d'être une des premières à voyager ainsi. Adieu.

---



---

**LETTRE de Mademoiselle Victorine.**

Paris , ce 9 Octobre 1783.

JUSQU'ACTUELLEMENT , ma bonne amie , je suis assez contente du marquis , la fortune l'a toujours bien servi et cela m'a valu des gratifications. Gare ! s'il y a un revers , la fortune est une déesse bien changeante et qui n'accorde pas long-tems ses faveurs à la même personne.

Cette année est malheureuse pour la comédie italienne ; le charmant et inimitable Carlin vient de mourir , âgé de soixante-seize ans. Il a fait le plaisir du public pendant quarante-deux , aussi en est-il bien regretté et cela à juste titre.

On a fait une chanson sur le globe érostatique , car maintenant on ne fait

qu'en parler. Il va , sans doute , prendre la place de Marlbouroug. Voici le seul couplet qui soit joli.

Air : *Eh ! mais oui-dà.*

Tout globe est fait pour plaisir ;  
 N'en foyez pas surpris ,  
 Ce qu'on aime à Cythere ,  
 On l'aime dans Paris ;  
 Eh ! mais oui-dà ,  
 Comment peut-on trouver du mal  
 à ça ?

Dès que les modes aux globes paroîtront , si tu veux , je t'en enverrai. Surement le génie de Mademoiselle Bertin est occupé à chercher quelque chose digne de continuer l'illustrer. On ne l'appelle plus que *le Ministre des modes* , depuis qu'il a quelque tems qu'elle répondit des dames qui demandoient des bonnets nouveaux , qu'elle ne pouvoit

en donner que d'un mois , ayant arrêté dans son dernier travail avec la reine que les bonnets nouveaux ne paroîtroient que dans huit jours. Je vois avec plaisir l'hiver qui avance à grand pas , c'est le tems où j'aurai le plaisir de te voir.

---

### LETTRE de Mademoiselle Sophie.

Paris, ce 13 Octobre 1783.

M A D A M E ,

JE suis au comble du désespoir , ma maîtresse est morte , elle est enterrée d'hier. Qu'elle a souffert ! si elle a eu de bons instans dans sa vie , les derniers ont été bien cruels. Vous devez bien la regretter , elle a parlé de vous jusqu'au dernier moment et ses dernières paroles ont été des ordres qu'elle m'a donnés de vous mander sa mort et de vous assurer qu'elle vous étoit

attachée. Je mourrois contente , ajouta-t-elle , si elle pouvoit recevoir mon dernier soupir. Les souffrances qu'elle éprouvoit lui ont rendu son agonie plus douce ; elle a vu la mort sans horreur ; et en vérité , elle est moins à plaindre que si elle avoit veçu. Elle avoit perdu presque toutes ses dents et tous ses cheveux. Que seroit-elle devenue ? C'est assez vous entretenir d'un sujet qui ne peut que vous faire frémir.

J'ai l'honneur d'être avec un très-profound respect ,

M A D A M E ,

Votre très - humble  
et très - obéissante  
fervante.

## LETTRE de Mademoiselle Victorine.

Paris, ce 25 Octobre 1783.

LA demoiselle de Bordeaux, ma bonne amie, que tu m'as adressée à un petit minois de fantaisie fait pour plaire. Je lui ai donné à dîner hier — je dois demain la mener chez la Brisfeau; la Comtesse étant à toute extrémité.

## LETTRE de Mademoiselle Florivard.

Paris, ce 31 Octobre 1783.

MADÉMOISELLE Victorine, ma chère Minette, m'a reçue au mieux; elle m'a présentée à la présidente, qui hier m'a fait faire un souper avec deux italiens. Leurs passions quoiqu'extraordinaires n'a cependant rien qui soit contre nature. Il faut seulement qu'un des deux se mette à quatre pattes et

que la femme se couche sur son dos pour être baisée par l'autre. C'est un peu fatiguant.

Je crois que je ferai bien mes affaires dans ce pays-ci. Croyez, chere Minette , que jे n'oublierai pas le service que vous m'avez rendu en me donnant des lettres de recommandations. Je voudrois trouver l'occasion de vous en témoigner ma reconnoissance. Mes amitiés à nos connoissances.

*LETTRE de Mademoiselle Victorine.*

Paris , ce 10 Nov. 1783.

Nous avons eu , ma bonne amie , le Marquis et moi vingt altercations. Depuis quelques jours il ne fait que perdre et a une humeur insupportable. C'est un métier de galérienne que d'être sa maîtresse ; je lui ai signifié que je le quitterois s'il ne changeoit.

Samedi dernier j'ai été aux françois voir *le séducteur* qu'on jouoit pour la premiere fois. Depuis long-tems aucune piece n'a eu un succès aussi brillant. L'auteur garde l'*incognito*. Il a tort.

Florival est venue me voir il y a trois jours ; elle paroît assez contente d'être ici. La présidente ne laisse pas que de l'employer, elle voudroit que cela fut toujours de même. La Comtesse est morte au lit d'honneur ; elle a continué son métier jusqu'au dernier moment. Elle sera difficile à remplacer ; elle étoit une des plus célèbres *maquerelles* qui ait jamais existée. Emule dans sa jeunesse de la Parisse elle l'a surpassée. La présidente quoique sa Rivale ne la vaudra jamais ; C'est une grande perte pour les pail-lards. Je me flatte que tu es sur ton départ.

## LETTER de Mademoiselle Victorine.

Paris, ce 15 Nov. 1783.

JE ne puis presque plus supporter les humeurs du Marquis, et si la cour n'étoit à Fontainebleau, ce qui rend Paris désert, je le quitterois sur le champ; mais je patiente ne voulant pas être sans avoir d'entreteneur,

La fausse couche de la Reine afflige beaucoup, nous ne saurions trop avoir rejetons d'une aussi bonne race.

Les financiers viennent d'être furieusement réduits; ils ne seront plus si recherchés par nous autres. Il n'y aura plus rien à faire qu'avec les étrangers; le métier va de mal en pis.

Tu fais qu'il y a beaucoup de changement dans le ministere. Fontainebleau, comme à son ordinaire, est funeste aux ministres qui sont en place.

J'ai soupé ces jours derniers avec des chasseurs ; c'étoit à qui conteroit des faits plus extraordinaires les uns que les autres. Le plus fort qu'on ait dit c'est un sanglier qui pèsoit sept cents livres quoique maigre et n'ayant que la peau sur les os.

Je finis , le Marquis entre , sûrement il vient de perdre ; il a une figure de déterré. Allons , il faut se préparer à une scène.

### LETTRE de Mademoiselle Florival.

Paris , ce 17 Nov. 1783.

Tu avois oublié , Minette , de me dire qu'il falloit que je me fasse inscrire chez l'inspecteur de police. Il m'a mandée et m'a d'abord voulu réprimander ; mais ma figure lui ayant plu il s'est radouci et m'a fait passer dans son cabinet. Il a fallu céder

ses désirs, afin de m'en faire une protection. Comme il est d'une figure passable, cela n'est pas si terrible. Le commissaire du quartier m'a aussi fait venir chez lui. Ah ! pour le coup je n'ai pas été si satisfaite ; c'est un vilain squelette qui m'a patinée pendant une heure et qui m'a fatigué le bras à le fouetter et le tout pour décharger quelques goûtes. Si j'avois été je l'aurois envoyé au diable. On a bien raison de dire *que chaque quartier a ses charges.*

Je suis des plus occupées par la présidente à qui la mort de la Gourdan a valu des pratiques. J'ai fait chez elle ma partie avec un homme qui a un goût baroque ; il faut se frotter le derrière de gelée de groseilles ; il s'asseoit entre vos jambes, et tandis qu'il vous le lèche on est obligé de le branler en chocolatiere.

On est beaucoup moins vigoureux dans ce pays qu'à Bordeaux ; il faut continuellement employer les verges et le martinet même avec des jeunes gens. Je plains les fouteuses ; elles doivent peu trouver à se contenter.

J'espere , Minette., que dans six semaines au plus tard je te verrai et je pourrai t'affurer de vive voix de mon attachement pour la vie.

### LETTRE de Mademoiselle Victorin

Paris, ce 21 Nov. 1783.

La reine , ma bonne amie , est totalement remise de sa fausse couche elle est partie hier de Fontainebleau pour Brunoi. Le roi ne partira que le 24 et se rendra en droiture à Versailles. Je suis enchantée que le voyage finisse. Je ne puis plus vivre avec le Marquis , c'est un enfer. Ah

ma bonne amie , ne prend jamais de  
souci pour entreteneur. Pour moi  
je jure de n'en plus avoir.

Les financiers ont tant fait qu'on  
leur a rendu ce qu'on leur avoit  
tenu. Surement ils auront financé pour  
obtenir ce nouvel arrêt. Depuis quel-  
que tems la finance et le militaire  
ont éprouvé beaucoup de variations.

J'ai fait remettre à la diligence de  
Bordeaux les commissions que tu m'a-  
is demandées. J'y ai joint quelques  
petites nouveautés qui t'amuseront.  
J'aurai me tarde que ton américain ait  
fini ses affaires pour venir à Paris  
avec toi. Je suis bien impatiente de  
te voir.

### LETTRE de Mademoiselle Felme.

Roye , ce 22 Nov. 1783.

Il ne faut jurer de rien , mon cœur ,  
vanité m'a séduite et demain je

devient Madame la conseillere; ce qui m'a cependant le plus déterminée; c'est que mon futur est un sot et que j'en ferai ce que je voudrai. Par ce mariage je suis parente à tout ce qu'il y a de mieux dans la ville; j'aurai même l'honneur d'être cousine issue de germaine de Monsieur le lieutenant général. Ma noce doit être brillante; le repas se fera à l'hôtel de ville où il y aura bal le soir. Je ris en moi-même de mon changement d'état. J'aurais que tu fusstes demain des convives, surement tu t'amuserois. Pour moi je me prépare à bien m'ennuier. Je ferai affomée de politesse et il faudra être embrassée depuis le matin jusqu'au soir; mais ce qui me divertit d'avance, c'est de penser aux simagrées que je ferai obligée de faire quand mon mari voudra me prendre ma prétendue virginité. J'ai par précaution fait ample usage de vinaigre astringent.

et de cerfeuil, cela a bien réussi. Je n'ai pas pu ce matin y introduire le bout de mon petit doigt, ainsi tout paraîtra en règle, d'autant mieux que je me suis apperçue que celui qui en jouira est bien membré. Ce n'est pas que je lui aie permis la moindre privauté. Mais c'est à travers la culotte, lorsque ma présence le mettoit en feu. Je cesse de m'entretenir avec toi ; il faut que j'aille me faire fiancer. Je te manderai un de ces jours les détails de la noce, mais surtout de la nuit.

*LETTRE de Mademoiselle Florival.*

Paris , ce 23 Nov. 1783.

**O**N a bien raison de dire, Minette, que les goûts des hommes dans leurs jouissances sont encore plus fantastiques que les caprices de leur caractère. L'amour en gémit, mais il excuse tout.

Une fois adonnée au culte du libertinage il faut savoir s'y prêter. Je me vois journellement obligée d'apprendre de nouvelles fantaisies. Je croyois savoir le métier , mais je vois bien que je ne suis qu'une apprante. Hier il m'a fallu rendre un lavement dans la bouche d'un vieux dégoutant avant - hier pisser dans celle d'un autre et lui frotter tout le corps de mon urine. Il y a quelques jours que j'avais mes affaires. J'ai été obligée d'en faire des tourtines comme si c'étoit confiture pour pouvoir faire bander un jeune homme. Ah ! quels goûts je n'y comprends rien. Je me borne à plaindre les pauvres malheureux qui ont besoin de pareilles ressources.

Comme je fais que tu aimes les vers et que je veux un peu t'amuser après t'avoir parlé de choses dégoutantes voici des *Stances à Thémire* que j'ai eues d'un abbé.

J'aime le doux murmure  
 D'un paisible ruisseau ;  
 Le tapis de verdure  
 Où serpente son eau  
 Plaît à l'ame attendrie :  
 Là , sur un lit de fleurs  
 Regne la réverie  
 Sur les sensibles cœurs.



J'aime de la fauvette ,  
 L'accent tendre et léger ,  
 Et l'écho qui répète  
 La chanson du berger :  
 J'aime la tourterelle ;  
 Son amoureuse ardeur ,  
 Et sa flamme fidelle ,  
 Intéressent mon cœur.



J'aime de la nature ,  
 Les attraits renaissans ,  
 Sa riante parure ,  
 Ses bosquets verdoisans ,

Que l'art en vain imite ;  
 Ses bois majestueux ,  
 Où le silence habite ,  
 Souvent sont les heureux .

Mais , aimable Thémire ,  
 Quand je vois ta beauté ,  
 Lorsque ton doux sourire  
 Promet la volupté ,  
 Dans mon ardeur nouvelle ,  
 Je n'aime les bosquets ,  
 Que quand ta voix m'appelle  
 Aux amoureux secrets .

Adieu , la présidente m'envoye chercher et me marque de me rendre chez elle tout de suite .

*LETTRE de Mademoiselle Victorine*

Paris , ce 2 Décembre 1783.

ENFIN , ma bonne amie , poussée à bout par le Marquis ; et sortant ,

a quelques jours de me faire une scène affreuse. Voici la lettre que je lui ai écrite.

„ L'amour, Monsieur le Marquis,  
 „ est incompatible avec le jeu ; l'un  
 „ rend doux, poli, et l'autre furieux.  
 „ Depuis que nous vivons ensemble  
 „ j'ai souffert des humeurs et des  
 „ caprices que jamais aucun homme  
 „ ne m'a fait éprouver. Nos caractères  
 „ s'implatissent peu. Je ne veux avoir  
 „ que des jours agréables et sans  
 „ orages. Le mois est fini, trouvez  
 „ bon que nous nous séparions. Je  
 „ n'en aurai pas moins pour vous  
 „ toute l'estime et l'amitié que vous  
 „ méritez, et je ne cesserai de faire  
 „ des vœux pour que la fortune vous  
 „ soit favorable. J'ai l'honneur d'être  
 „ avec un sincère attachement, Mon-  
 „ sieur le Marquis, votre très-hum-  
 „ ble et très-obéissante servante ”.

*Voici la réponse du Marquis.*

„ Vous avez raison, Mademoiselle,  
 „ il faut nous séparer puisque nos  
 „ caractères ne simpatissent point.  
 „ Vous auriez dû plier le vôtre au  
 „ mien. Je trouverai aisément une  
 „ personne qui saura mieux que vous  
 „ apprécier mes bontés et en être  
 „ reconnaissante. Je vous souhaite  
 „ tout le bonheur dont vous êtes  
 „ digne”.

Depuis je n'ai plus entendu parler  
 du Marquis. Avant peu j'espere ap-  
 prendre ton départ de Bordeaux.

**LETTER de Mademoiselle Florival.**

Paris, ce 7 Décembre 1783.

**D**EPUIS que je ne t'ai écrit, Minette, il m'est arrivé une bonne aubaine. Un vieux que j'ai eu chez la présidente m'a prise en amitié, il me meuble un petit appartement aux

seules conditions que je le flagellerais tant qu'il voudra et lui accorderai la maniote pendant quatre mois. Je pourrai malgré cela faire ce que bon me semblera. Je ne serai occupée avec lui qu'environ trois fois la semaine, et cela deux heures au plus; cela me fait grand plaisir. Je payois fort chere mon appartement garni.

Je te prie, Minette, de m'envoyer tes effets que je t'ai laissés. Me voilà décidée à me fixer à Paris. Je vois bien qu'il n'y a qu'ici où l'on peut faire fortune par le libertinage. Bordeaux n'est rien en comparaison et on y est si gênée depuis que le Maréchal de Richelieu n'y commande plus; qu'en vérité c'est insuportable. On doit cependant bien savoir que nous sommes nécessaires et que sans nous les honnêtes femmes ( s'il y en a ) ne seroient point en sûreté. J'atends de tes nouvelles.

LETTRÉ dé *Mademoiselle Felme.*

Roye, ce 9 Décembre 1783.

IL m'a été impossible, mon cœur de te raconter plutôt l'histoire de ma noce ; depuis j'ai toujours été en gala et occupée à faire des visites. Ah que tout cela m'ennuie ; mais m'e voilà quitte.

Le 23 du mois dernier tous parents de mon mari et les miens vinrent me prendre à dix heures du matin ; j'étois superbement parée pour mon époux , il avoit sa robe noire. Tout le monde s'étoit endimanché et il y avoit des habits qui surement étoient du tems du roi Guillemau et n'avoient vu le jour depuis trente ans. Nous nous rendimes à onze heures à l'église. A notre arrivée toutes les cloches furent en branle et l'organiste écorcha une symphonie.

Après la célébration du mariage, nous fumes à l'hôtel de ville où on nous reçut avec une décharge de mortes. Rendus dans une salle voisine de celle du festin, il m'a fallu abandonner mon visage à tout le monde. Jamais je n'ai tant été baïfée. Après ces compliments on a été souper. Dès la soupe on a porté ma santé et cela a continué jusqu'au dessert où on a chanté des chansons à ma gloire et que de nouveau j'ai été baïfée. A six heures on s'est mis à danser jusqu'à dix qu'on a servi un ambigu, après lequel à minuit on m'a reconduite chez moi en triomphe en me faisant mille plaiſanteries sur la nuit. J'étois excédée de ma journée et je me felicitois de la voir finie.

Mon couchement a duré une heure, j'ai fait la mygauree. A peine ai-je été dans le lit que mon mari est venu me rejoindre. Je me suis cachée la tête

dans le lit et lui ai dit que je ne fortirois que quand il auroit éteint les lumieres. Il m'a fort sollicitée pour les laisser allumées ; mais je n'ai eu de cesse qu'il ne les ait éteintes. Alors il a commencé à me caresser sans cesse. Je résistois autant que je le devois mais cependant je laissé prendre place, ce fut pour lors que je gémissai, que je criai, que je me remuai. Enfin je fis si bien qu'il fut plus de trois heures à pouvoir me le mettre ; s'il n'avoit pas eu la vigueur qu'il a, il n'en seroit sûrement pas venu à bout ce jour-là. La sagesse que j'avois eue depuis mon départ de Paris fut cause que j'éprouvai beaucoup de plaisir et que je fus obligée de me tenir à quatre pour ne pas m'abandonner à mes sens, de crainte qu'il ne me trouve trop formée.

Le matin j'entendis mon mari se réveiller et je fis semblant de dormir.

leva légerement la couverture et se  
eut à examiner mes charmes. Les  
yeux ayant inondés de sang il se mit à  
crier: ah! ma femme étoit pucelle;  
je je suis heureux: et aussitôt il me  
ouvrit de baisers. Peu s'en fallut  
que je me misse à partir d'un grand  
éclat de rire. Mais je feignis de me  
veiller en sursaut et je jetai un grand  
coup d'œil, comme surprise de voir un homme  
couché avec moi. Il me fauta au  
moment et m'accabla de caresses; peut-  
être cela auroit-il eu des suites, si  
n'étoit entré dans notre chambre.  
Tu vois, mon cœur, que tout a  
été au mieux; mon mari vante à tout  
instant ma vertu et publie ma virgi-  
nalité. Il faudra absolument, quand tu  
eras de retour à Paris, que tu viennes  
voir Madame la conseillere qui t'aime  
toujours de même que lorsqu'elle  
avoit Felmé.

## LETTRE de Mademoiselle Victoria.

Paris , ce 10 Décembre 1783.

PUISQUE tu dois partir , ma bonne amie , du 20 au 25 de ce mois pour venir ici. Cette lettre sera la dernière que je t'écrirai. Il est impossible de t'exprimer la joie que je ressens d'imager que je vais te revoir et brillante. Le tems va me paroître bien long jusqu'à ton arrivée.

Je t'ai mandé notre séparation avec le Marquis. Hé bien ! maintenant j'ai un espagnol. Je veux tâcher de lui accrocher le plus de *quadruples* que je pourrai. Avec le tems j'espere que j'aurai eu des entreteneurs de toutes les nations de l'Europe. Mon espagnol tient bien de la sienne , il est très-jaloux et très-haut ; je crains qu'il ne prenne ombrage de mon petit auteur ; cela me feroit de la peine.

être obligée de ne pas le voir si souvent. Adieu, ma bonne amie, qu'il me tarde de t'embrasser.

---

**LETTRE de Mademoiselle Victorine.**

Paris, ce 16 Décembre 1783.

Je ne devois plus t'écrire, ma bonne amie; mais je ne puis attendre que sois ici pour te conter ce qui m'est arrivé hier. J'étois encore dans mon lit lorsque mon espagnol entra. Après avoir fait beaucoup d'amitiés: „ je vous aime (me dit-il) et il n'y a point d'amour sans jaloufie. Aussi je suis jaloux de vous; femme et française ne pouvant être continuellement avec vous, puis-je conter sur votre fidélité. Souffrez que je m'en assu e en mettent vos charmes en sûreté”. Et en même-tems il sortit de sa poche une ceinture de sûreté qu'il voulut me mettre. „ Ah!

„ me suis écriée aussitôt, jamais  
 „ ne le souffrirai. Croyez vous qu'  
 „ ne peut être fidelle sans cela.  
 Mon espagnol m'a tant supplié  
 lui accorder cette tranquillité qu'  
 m'a promis de payer vingt-cinq lou  
 par mois, que j'ai cédé à ses désirs.  
 Après avoir grillé l'antre de la volupté,  
 il est parti.

Il y avoit à peine un quart d'heure  
 que l'espagnol étoit sorti de chez moi  
 qu'est arrivé mon jeune auteur.  
 n'ai pu m'empêcher d'éclater de rire,  
 pensant à la surprise qu'il auroit  
 voyant l'état dans lequel étoit ma  
 minon. Ma gaieté lui fit croire qu'  
 je voulois plaisanter et il se mit à  
 devoir de le faire ; mais se trouvant  
 empêché il en examina la cause et  
 partit aussitôt d'un grand éclat de rire.  
 „ N'est-ce que cela, (dit-il) si tu veux  
 „ ma chere amie, cela va bientôt  
 „ cesser, et en dépit du jaloux

... nife...  
... e à dire par les  
... n'importe comment allonger le plus  
... étais. Aussitôt la ceinture tomba  
... ne, nous nous en fîmes donne  
... dans plus de deux heures. Il sem-  
... bit que j'avois plus de plaisir qu'  
... ordinaire, à cause que je trompeai  
... l'Espagnol malgré sa *précaution inutile*.  
... et nous eumes fini nos débats,  
... je rependis à la porte et mon jeune  
... amie remonta la ceinture jusqu'à  
... plate. Il n'y paroisoit nullement  
... avoué que je suis enchantée de  
... tir un moyen pour tromper ces  
... es de jalouse. Si jamais on te  
... ettoit une *ceinture de virginité*, penser  
... l'aventure de ta chere amie.

S. E. I. N.

22 NO 1900